BIRIBI

ébauché

ROMANS MILITAIRES DE GEORGES DARIEN

Biribi, armée d'Afrique. . . . . 1 vol.

L'Épaulette, souvenirs d'un officier. . . . . 1 vol.

Bas les cœurs, 1870-1871. . . . . 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage :
dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous pays.

Entered according to act of Congress, in the year 1906, by E. Fasquelle, in the office of the Librarian of Congress, at Washington.
All Rights reserved.

F16B9

G. DARIEN & M. LAURAS

ECOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION PENITENTIAIRE
Médiathèque Gabriel Ronda

BIRIBI

DRAME EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois
sur le Théâtre-Antoine (Direction F. Gémier),
le 5 novembre 1906.

SUIVI D'UN QUATRIÈME ACTE INÉDIT

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

Tous droits réservés
Entered according to act of Congress, in the year 1906, by E. FASQUELLE,
in the office of the Librarian of Congress, at Washington.
All Rights reserved.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

MNP 168

PERSONNAGES

1er ACTE

Colonel BERNARD	MM.	Colas.
JEAN BERNARD, son fils		G. Flateau.
Lieutenant LENOIR		Maxence.
M. BALIDARD, substitut		Sicard.
M. DURIEU, percepteur		Landet.
M. ROLLOT, principal		Sigaud.
L'ABBÉ SERGY		Flève.
Un Caporal		Vermantel.
ALICE, nièce du Colonel	Mmes	Barthe.
Mlle NANCY, sœur du Colonel		Even.
LA COMTESSE		I. Muza.
Mme VERDEUIL		Mauriac.
UNE BONNE		Kranil.

2e ET 3e ACTES

JEANFOIN	MM.	Gémier.
JEAN BERNARD		G. Flateau.
QUESNORT		P. Laurent.
TRINQUART		Fernand Liesse.
LASSOUCHE-FORVILLE		G. Cahuzac.
PALET		Defrance.
PONCIER		Baldy.
LETERTRE		Calmel.
FREY		R. Cailloux.
LECREUX		Manzoni.
CAMBRIN		R. Terrier.
HARTMANN		G. Dalleu.
CAPONI		Jarrier.
BEAUGRAIN		Denevers.
Caporal FOUBERT		Marchal.
Le Capitaine Commandant		Godeau.
Le Capitaine en second		Montlouis.
Le Lieutenant LENOIR		Maxence.
Le Médecin-Major		Méret.
BOULUCHE		Lluis.

Disciplinaires.

sous-officiers à la Cie de discipline.

Sous-Officiers, Disciplinaires, Clairons, etc.

Décors de M. Bertin.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Cailloux, régisseur au Théâtre-Antoine.

JEAN BERNARD

BIRIBI

ACTE PREMIER

Un salon chez le colonel Bernard. Au fond, une baie vitrée par laquelle on aperçoit les arbres du mail. Une matinée de printemps. Les cloches sonnent, annonçant la sortie de la grand'messe du dimanche. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

MADEMOISELLE NANCY, UNE BONNE, puis ALICE

MADEMOISELLE NANCY, aidant la bonne à arranger les chaises près de la cheminée.

Encore une grand'messe de dite! Mon frère ne va pas tarder à rentrer; car, bien qu'à la retraite, le colonel a conservé ses habitudes

d'exactitude. Dépêchons-nous, nous serions grondées.

LA BONNE

Oui, Mademoiselle.

ALICE, de gauche, entre en coup de vent, joyeuse, son paroissien à la main, une botte de fleurs dans les bras.

Bonjour, tante !... (Elle lui saute au cou et lui met son bouquet sous le nez.) Pour qui ces belles fleurs? Pour ma petite tante chérie... Sont-elles assez fraîches? Les premières fleurs du printemps... Vite, disons merci...

MADEMOISELLE NANCY, l'embrassant.

Merci, fillette. Le colonel?

ALICE

Il est resté là-bas.

MADEMOISELLE NANCY

Comment! tu es revenue seule?

ALICE

Pas tout d'abord. J'étais accaparée par la

comtesse Le Bloy et Madame Verdeuil (Elle gagne à droite.) Elles m'ont enlevée à mon oncle, qui est allé féliciter l'abbé Sergy à la sacristie.

MADEMOISELLE NANCY

L'abbé a prêché?

ALICE

Oui.

MADEMOISELLE NANCY

Et moi qui aurais tant voulu entendre son sermon!...

ALICE

Mais pourquoi t'obstines-tu à aller à la messe basse de six heures? La messe des pauvres et des domestiques!...

MADEMOISELLE NANCY

Le colonel le désire. As-tu bien prié, au moins, fillette?

ALICE

Oui, ma bonne tante. (Elle va à la baie vitrée.) J'ai remercié la nature d'être si belle, le ciel

si bleu.... Mais... (Vivement.) Nous n'avons pas eu de lettre ce matin?

MADEMOISELLE NANCY

Non. Un simple retard. Ne t'inquiète pas.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME LE BLOY, MADAME VERDEUIL, MONSIEUR BALIDARD

(On entend un bruit de conversation. La porte s'ouvre; d'abord Madame Le Bloy, Madame Verdeuil, Monsieur Balidard).

LA COMTESSE LE BLOY, entrant, à Mlle Nancy.

Bonjour, chère demoiselle...

(Compliments, etc.)

MADAME VERDEUIL, à Alice.

Ah! ça, petite, où êtes-vous donc passée? Nous vous avons cherchée partout...

LA COMTESSE

Mais oui, mais oui.

BALIDARD

Mademoiselle Alice me permettra-t-elle de m'informer de sa santé?

ALICE, sèchement.

Je vais bien. Merci, Monsieur.

(Entrent le colonel, l'abbé Sergy, le lieutenant Lenoir, Durieu, percepteur, et Rollot, principal du collège.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COLONEL, L'ABBÉ SERGY, DURIEU et ROLLOT.

LE COLONEL

Entrez, mon cher abbé. Venez recevoir les félicitations de ces dames.

LA COMTESSE

Votre sermon était admirable.

LE COLONEL, au lieutenant Lenoir.

Entrez, lieutenant.

MADEMOISELLE NANCY, à Alice.

Des sièges.

(Alice approche deux chaises. L'abbé et la comtesse s'asseyent.)

MADAME VERDEUIL

Vous êtes toujours en permission, Monsieur Lenoir?...

LIEUTENANT LENOIR

Encore pour quatre ou cinq jours; oui, Madame.

MADAME VERDEUIL

Et vous retournerez en Afrique?

LENOIR

J'y retournerai en qualité de lieutenant aux Compagnies de Discipline, mon Dieu, oui, Madame!

MADAME VERDEUIL

L'Afrique... c'est bien loin.....

LENOIR

On ne choisit pas toujours...

LE COLONEL, au-dessus de la table.

Monsieur le percepteur et Monsieur le principal m'ont manifesté le désir de monter quelques instants pour voir passer le régiment au retour de la revue. (Alice offre du porto.)

LA COMTESSE

Excellente idée ! Je me disais aussi, ce n'est évidemment pas à la messe que le colonel a rencontré Monsieur Durieu et Monsieur Rollot.

DURIEU

Sans vouloir vous offenser, Madame la comtesse, je passe mes dimanches matins à la bibliothèque ! C'est là que nous allons à la messe, nous autres fonctionnaires ; nous ne devons communier qu'avec la science !...

LA COMTESSE

Oui, la petite science... celle qui éloigne de Dieu !... l'autre, celle qui y ramène, vous est inaccessible !

L'ABBÉ

Bravo, comtesse ! Mais quant à vous, Mon-

sieur Rollot, je prends votre défense. On vous voit quelquefois à la messe.

ROLLOT

Un dimanche sur quatre, Monsieur l'abbé.

LA COMTESSE

Et pourquoi un dimanche sur quatre, Monsieur le principal?

ROLLOT

Madame la comtesse, c'est une gracieuseté à l'adresse des parents de mes élèves qui sont catholiques...

L'ABBÉ

De sorte que les trois autres semaines?

ROLLOT

La deuxième semaine, le samedi, je vais à la synagogue pour les israélites; la troisième semaine, le dimanche, je vais au temple, pour les protestants... et enfin, la quatrième semaine, je reste chez moi, le dimanche, pour les libres penseurs.

(Rires.)

LE COLONEL

Charmant éclectisme!

BALIDARD

Mais c'est le secret de réussir, ça : contenter tout le monde! Vous feriez un homme politique de premier ordre.

ROLLOT

Je cherche simplement à rester l'ami de mes anciens élèves. A propos, avez-vous des nouvelles de votre fils, colonel? Ce paresseux de Jean ne m'écrit plus.

MADAME VERDEUIL, au colonel.

C'est vrai... Comment va-t-il, votre beau grand fils?

LE COLONEL

Mon beau grand fils? Il me désole!

L'ABBÉ

Toujours tête brûlée...

LE COLONEL

Plus que jamais...

ROLLOT

Dommage. Un élève brillant!

LE COLONEL

Au collège, oui. Mais au régiment, un cancre!

ROLLOT

J'avais toujours craint que son caractère un peu indépendant ne se pliât pas aux petites vexations du métier militaire.

LA COMTESSE

Vous n'auriez peut-être pas dû le pousser à embrasser une carrière qui ne l'attirait pas.

L'ABBÉ

Certes, il n'avait pas la vocation!

LE COLONEL, à Monsieur Rollot.

Ce que vous appelez les petites vexations

du métier militaire, Monsieur Rollot, n'est pas inutile à l'assouplissement du caractère, au dressage des fortes têtes! Tous doivent obéir! C'est l'égalité! la vraie égalité! Quoi de plus beau! (A l'abbé.) Quant à la vocation de mon fils, Monsieur l'abbé, parlons-en le moins possible. Il se prétendait attiré par la littérature, la poésie... les lettres... Une profession qui ne nourrit même pas son homme... Non! non! Je l'ai fait entrer dans la carrière qui lui était naturellement désignée, imposée même, par nos traditions de famille... Ne suis-je pas, moi, fils et petit-fils de soldat? La profession des armes s'offrait donc plus facile que toute autre à mon enfant.

ROLLOT

Oui... oui... Mais je ne puis m'empêcher de penser que Jean fût peut-être devenu un grand poète. Il avait les plus heureux dons...

LE COLONEL

Oui, pour crever la faim!... Mon fils est un raté, une forte tête, et j'ai bien agi en l'envoyant au service. Il faudra qu'il plie, car je ferai mon devoir jusqu'au bout.

LA COMTESSE, se levant pour porter son verre sur la table; l'abbé le lui prend des mains.)

Avez-vous jamais fait autre chose, colonel?

(L'abbé remonte au-dessus de la table.)

LE COLONEL

Je ne crois pas... L'important n'est-il pas de faire son devoir? Les révoltés ne sont jamais des hommes. Demandez plutôt à Lenoir.

DURIEU

C'est vrai, lieutenant?

ROLLOT

Ce séjour en Afrique... ces fameuses Compagnies de Discipline?

DURIEU

C'est dur, hein?

ROLLOT

Les journaux en parlent sans cesse.

L'ABBÉ

Le mien raconte des choses épouvantables qui s'y passeraient...

LA COMTESSE

Il paraît qu'on n'envoie là-bas rien que des voleurs et des assassins...

MADAME VERDEUIL

Quelle horreur!

BALIDARD

Je vous plains, lieutenant, d'être obligé de vivre au milieu de tous ces bandits.

MADAME VERDEUIL

Songez donc! des voleurs et des assassins!...

LA COMTESSE

Qui sont des enfants!...

DURIEU

Ils ont à peine un peu plus de vingt ans. Ils promettent!...

MADAME VERDEUIL

Pouah! c'est dégoûtant!...

LE COLONEL

En vérité, ces gens-là ne sont pas intéressants!

L'ABBÉ.

Cependant....

BALIDARD

Ne les défendez pas!

LENOIR

Permettez, permettez. Aux Compagnies de Discipline, c'est-à-dire à Biribi, où je suis, il n'y a ni voleurs, ni assassins.

DURIEU

Cependant, lieutenant, mon journal donnait dernièrement des détails assez précis. Il parlait d'individus à faire peur! de vrai gibier de potence... Vous savez? Ceux qu'on appelle les « Têtes de veau »?...

MADAME VERDEUIL

Oh! Têtes de veau!...

LA COMTESSE

Quel singulier sobriquet!

(Rires.)

DURIEU

On les nomme ainsi, disait mon journal, parce qu'ils ont le crâne complètement rasé!

MADAME VERDEUIL

Ce doit être affreux à voir!

LA COMTESSE, à Monsieur Durieu.

Vous êtes fort bien renseigné, Monsieur Durieu.

DURIEU, souriant.

Madame, j'aime à me mettre au courant de tout. (Au lieutenant Lenoir.) Et puis, il y a aussi les « Joyeux », n'est-ce pas, lieutenant? Des souteneurs, des escarpes, des repris de justice....

BALIDARD, chantant.

C'est nous les joyeux!... les petits joyeux!..

L'ABBÉ

Je vois! Ceux là, ce sont les apaches!

LA COMTESSE

Les brigands! On ne leur fera jamais assez de mal!...

MADAME VERDEUIL, au lieutenant Lenoir.

Et ce sont ces gens-là que vous défendez, lieutenant?

LENOIR

Du tout, Madame.

MADAME VERDEUIL

Alors?

LENOIR

Je constate une fois de plus combien on est mal renseigné, en France, sur ce qui se passe en Afrique. (Mouvement de Durieu.) Oui, Monsieur. On confond comme à plaisir Batail-

lons d'Afrique, ateliers de Travaux Publics, et Compagnies de Discipline.

L'ABBÉ

Voyez comme on se trompe !...

MADAME VERDEUIL, au lieutenant.

Mais les « Joyeux », par exemple, qu'est-ce que c'est?

LENOIR

Les « Joyeux » vont aux « Bat d'Af », aux bataillons d'infanterie légère d'Afrique, autrefois nommés « Zéphyrs ». Ce sont des hommes qui, avant d'être appelés sous les drapeaux, ont subi des condamnations pour crimes ou délits de droit commun.

BALIDARD

L'armée du vice !...

LENOIR

Parfaitement.

LA COMTESSE

Vous ne les défendez pas, ceux-là?

LENOIR

Non, Madame. Encore bien moins que les « Têtes de veaux ».

ROLLOT

J'avoue que vous excitez ma curiosité, lieutenant. Et ces « Têtes de veaux », quels sont-ils ?

LENOIR

Les « Têtes de veaux » sont envoyés aux Travaux Publics par jugement d'un Conseil de guerre pour crimes ou délits exclusivement militaires.

LA COMTESSE

Quels crimes ?

LENOIR

Mais... Avoir insulté un supérieur, par exemple... Ou avoir refusé l'obéissance...

DURIEU, jouant l'homme renseigné.

Ou avoir volé un camarade.

LENOIR, vivement.

Non, Monsieur; les voleurs sont envoyés aux Pénitenciers.

BALIDARD

Malgré tout, lieutenant, vous ne nous ferez pas croire que ces gens-là vous intéressent...

LENOIR

Ceux qui m'intéressent, qui méritent d'être défendus, ce sont les hommes incorporés aux Compagnies de Discipline, à « Biribi ».

LA COMTESSE

Ah !

MADAME VERDEUIL

Eh ! bien, ceux-là, oui..... voyons ?

LENOIR

On les nomme les « Camisards ».

LA COMTESSE

Quels crimes ont-ils commis ?

LENOIR

Aucun.

DURIEU, ricanant.

Oh! ça, c'est un peu fort!...

MADAME VERDEUIL, souriant.

Ils sont bien coupables de quelque chose, pourtant?

LENOIR

Oui, Madame. De fautes contre la discipline.

BALIDARD

De fautes... très graves?

LENOIR

De fautes très souvent sans gravité réelle.

BALIDARD

Cependant, pour passer au Conseil de guerre, il faut qu'ils aient commis...

LENOIR

C'est là qu'est votre erreur, Monsieur. Les

« Camisards », pour être envoyés à Biribi, n'ont même pas été traduits devant des Conseils de guerre. Ils sont jugés et condamnés par ce qu'on appelle un Conseil de corps, c'est-à-dire par quelques officiers du régiment, les mêmes souvent qui ont infligé à l'homme les punitions qui l'amènent devant eux.

L'ABBÉ

C'est presque incroyable ! Ainsi, les Conseils de corps punissent le soldat parce qu'il a déjà été puni ?

LENOIR

Exactement ; et la procédure est expéditive. Un homme peut être envoyé à Biribi dès qu'il a encouru cent vingt jours de prison, infligés séparément.

L'ABBÉ

Pour quels motifs ?

LENOIR

Par exemple, un geste d'insoumission, ou bien avoir égaré une brosse de quatre sous...

ou avoir sauté le mur... ou bien, ne pas avoir été reconnu malade par le médecin-major.

MADAME VERDEUIL

Oh ! vous exagérez !...

LENOIR

Pas du tout, Madame...

LE COLONEL

Moi, je n'ai aucune pitié pour ces insoumis !... Ils avaient l'honneur d'être dans un régiment français... ils devaient faire comme les autres... Filer droit !

(On entend une musique militaire.)

MADAME VERDEUIL

Écoutez !...

(Tous se précipitent vers la baie.)

LE COLONEL

Le régiment !

ROLLOT

Ils reviennent déjà !

L'ABBÉ

Certainement. La revue est terminée.

BALIDARD

Les voilà! les voilà!

LA COMTESSE

Quel entrain!

L'ABBÉ

Regardez!... le soleil sur les baïonnettes!...

ROLLOT

Messieurs... Salut à l'armée!

LE COLONEL

Admirez, Messieurs, cette précision, cette régularité dans l'alignement. Voilà les résultats de la discipline! Tout est là dans la vie : obéir!

DURIEU

Sans murmurer...

BALIDARD

Sans savoir !...

LE COLONEL

D'ailleurs, c'est un philosophe, Jean-Jacques Rousseau, qui l'a dit : « L'obéissance, base et règle de la vie, doit constituer le fond même de la conscience... »

LA COMTESSE

Oui, oui, colonel. Nous savons... L'abbé, voulez-vous me reconduire?

(Départ, salutations, etc.)

DURIEU, à Balidard.

Vous déjeunez à la maison?

BALIDARD

Je vous suis... (Au colonel, bas.) Avez-vous reçu ma lettre, mon colonel?

LE COLONEL

Elle nous honore.

BALIDARD

M'autorisez-vous à vous envoyer un de mes parents?

LE COLONEL

Attendez... Je n'ai pas encore consulté ma nièce...

BALIDARD

J'ose espérer que Mademoiselle Alice.....

LE COLONEL

Soyez sans crainte... Je m'en charge !

(Poignée de mains.)

BALIDARD, à Alice.

Mademoiselle, voulez-vous agréer mes respectueux hommages?

ALICE, sèchement.

Monsieur...

BALIDARD

Mesdames...

MADAME VERDEUIL

Accompagnez-moi, mignonne, jusqu'à la porte du jardin.

LES DAMES

Au revoir, colonel...

(Départ général.)

SCÈNE IV

LE COLONEL, MADEMOISELLE NANCY

LE COLONEL

Eh bien, Nancy? Quoi de nouveau, ce matin, en mon absence?

MADEMOISELLE NANCY

Rien... Tes ordres ont été exécutés comme d'habitude.

LE COLONEL

Mon courrier?...

MADEMOISELLE NANCY

Parti.

LE COLONEL

Le déjeuner?

MADEMOISELLE NANCY

A midi et demi, selon ta volonté.

LE COLONEL

Le domestique?

MADEMOISELLE NANCY

Il est allé chercher les livres demandés.
(Elle remonte pour sortir au deuxième plan, à gauche.)

LE COLONEL

Bien... Où est Alice?

SCÈNE V

LES MÊMES, ALICE

ALICE, entrant.

Me voici, mon oncle. J'étais allée accompagner Madame Verdeuil jusqu'à la grille du jardin...

LE COLONEL

Parfait. (A Mademoiselle Nancy.) Laisse-nous quelques instants.

(Il accompagne un peu la sortie. — Mademoiselle Nancy sort, deuxième plan droite.)

SCÈNE VI

LE COLONEL, ALICE

LE COLONEL

Ah ça! fillette, on t'a vue dehors, seule, aujourd'hui, à la sortie de la messe!

ALICE, range les chaises près de la cheminée.

Ce n'est pas ma faute... Nous nous sommes perdues de vue, ces dames et moi...

LE COLONEL

Le mal n'est pas grand... mais que cela ne t'arrive plus.

ALICE

Oui, mon oncle

(Range la chaise à gauche de la table.)

LE COLONEL

D'ailleurs, j'ai à te parler d'autre chose... d'une chose grave. (Alice range la chaise devant la table. Le colonel descend à droite de la table.) Ecoute-moi bien... Quelqu'un m'a demandé ta main.....

ALICE

Ma main?...

LE COLONEL

Tu ne devines pas qui?

ALICE

Non, mon oncle.

LE COLONEL

Quelqu'un que tu connais... un jeune homme très estimé de nos amis... La comtesse et Madame Verdeuil me le recommandent chaudement... A moi personnellement, il me plaît... autant qu'un civil peut me plaire... (Un temps.) Tu ne me demandes pas qui c'est?

ALICE

Non, mon oncle.

LE COLONEL

Comment! non!... Ma parole, tu n'es guère curieuse!...

ALICE

Je serais heureuse de ne pas me marier... du moins tout de suite.

LE COLONEL

Hein? Que signifie ?... Il s'agit de Monsieur Balidard...

ALICE

Monsieur Balidard ou un autre... Je ne tiens pas à me marier, mon oncle; et si vous le voulez bien... je continuerai de tenir... dans votre maison... le moins de place possible.

LE COLONEL

Il ne s'agit pas de la place que tu peux tenir chez moi... Je ne te l'ai jamais reprochée, que je sache... Tu étais orpheline très jeune, je t'ai recueillie, j'ai fait mon devoir... Ne m'en remercie pas... Mais aujourd'hui, si je n'hésite pas à te présenter pour mari un homme que j'estime, c'est que j'ai la convic-

tion de t'assurer ainsi un avenir honorable et brillant...

ALICE

Je ne veux pas me marier!

LE COLONEL

Tu ne veux pas! Voilà un bien gros mot pour une bouche d'enfant! Et si je voulais, moi!...

ALICE

Je vous supplierais, mon oncle, de ne pas exiger de moi ce sacrifice.

LE COLONEL

Mais enfin, pourquoi?...

ALICE

Parce que je n'aime pas ce Monsieur.

LE COLONEL

On épouse un honnête homme d'abord, que diable! Et ensuite, on essaye d'aimer son mari.

ALICE

Celui-là! Jamais!

LE COLONEL, se retournant face à Alice.

Prends garde, Alice ! Prends garde ! Je n'ai parlé que de mon désir; s'il le faut, je vais parler de ma volonté; voyons, réfléchis. (Il remonte au-dessus de la table et va pour sortir à gauche.) Je file jusqu'au Cercle militaire... On déjeune à midi et demi; nous en reparlerons... (Il va pour sortir et se heurte à Mademoiselle Nancy.) Tiens, Nancy, conseille un peu Mademoiselle, et dis-lui qu'elle est folle.

(Alice vient s'asseoir à la cheminée.)

SCÈNE VII

MADEMOISELLE NANCY, ALICE

MADEMOISELLE NANCY

Qu'y a-t-il donc?

ALICE, en larmes.

Il y a.... Il y a....

MADEMOISELLE NANCY

Quoi donc? Que s'est-il passé?

ALICE

Mon oncle veut me marier. Et avec qui!... avec Monsieur Balidard!

MADEMOISELLE NANCY

Tu refuses?

ALICE

Je préférerais fuir cette maison, plutôt que de devenir la femme de cet imbécile!...

MADEMOISELLE NANCY

Et malgré cela mon frère veut...

ALICE

Il fait mieux, il exige...

MADEMOISELLE NANCY

Il exige!... Je me demande pourquoi. Le colonel n'est pas homme à s'incliner uniquement devant des considérations d'intérêt ou de fortune.... Il doit avoir ses raisons.

ALICE

Il a ses raisons! Il sait mieux que moi ce qu'il me faut!... Et aussi la comtesse, et Madame

Verdeuil ! C'est effrayant, ce qu'il y a de gens qui veulent mon bonheur !...

MADEMOISELLE NANCY

Alice ! (Elle se détourne.) Pauvre petite !... Il est certain, mon enfant, que ces dames et le colonel ont une expérience de la vie qui leur permet de juger plus...

ALICE, avec désespoir.

Ah ! toi aussi... Toi aussi, tu m'abandonnes ! C'est vrai, ma pauvre tante, tu ne peux rien pour moi, que m'aimer et me plaindre... Je sais ce qui me reste à faire... (Elle se lève et passe devant la table.) Je suis seule, bien seule... Personne pour me soutenir, pour me défendre... pour... (Poussant un cri.) Ah !... (La porte s'est ouverte, Jean est sur le seuil.) Jean... Jean... Toi, ici !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEAN

MADEMOISELLE NANCY

Jean !...

(Toutes deux au comble de l'émotion.)

JEAN, se précipite vers elles, se jette dans les bras de Mademoiselle Nancy.

Ma tante... ma petite Alice, quelle joie de vous revoir!

MADEMOISELLE NANCY, l'examinant.

Tu as maigri, mon Jean... Comme tu es pâle!

ALICE

C'est vrai...

MADEMOISELLE NANCY

Tu n'es pas malade, au moins?

JEAN

Non, tante... un peu fatigué seulement.

ALICE

C'est dur, n'est-ce pas, ces exercices?... ces manœuvres?

JEAN

Je fais comme les autres. Je m'y habitue. Je ne me plains pas du service. Je ne souffre que de la haine de mon adjudant.

MADEMOISELLE NANCY

Encore ?

ALICE

Oh ! celui-là !...

JEAN

C'est lui qui me fait prendre la caserne en horreur... Il a réussi à convaincre mes officiers de ma mauvaise volonté et de mon mauvais caractère. Je suis marqué comme forte tête. Tout ce que je ferai sera mal interprété.

MADEMOISELLE NANCY

Mon pauvre petit Jean !

ALICE, se tordant les mains.

Et dire que nous ne pouvons rien pour toi !...

MADEMOISELLE NANCY, désolée.

Non, rien !

JEAN

Et tout cela parce que je n'ai pas pu supporter que ce chien de quartier m'accablât

de noms aussi insultants pour mes parents que pour moi !

ALICE

Que t'a-t-il dit?

MADEMOISELLE NANCY

Tu as toujours refusé de nous le répéter.

JEAN

C'est impossible. Ses injures sont trop ignobles. Je n'ai pu les répéter qu'à mon père, qui s'est contenté d'écrire au commandant; celui-ci a ouvert une enquête.

MADEMOISELLE NANCY, anxieuse.

Eh ! bien?

JEAN, haussant les épaules.

L'adjudant et deux de ses complices, un sergent et un caporal, ont déclaré que j'avais menti. Mon père a cru ces gens-là ! Et maintenant, je suis catalogué comme un menteur, un délateur, un indiscipliné, aux yeux de mes chefs, et aux yeux de mon père.

ALICE

Oh ! oui, c'est terrible !...

JEAN

Chaque fois que je viens ici pour vous embrasser, je ne trouve en mon père aucune tendresse. Je ne suis plus son fils ; je suis un troupier devant un colonel.

MADEMOISELLE NANCY

Jean, tu vas trop loin...

JEAN

Non. Je crois même qu'il me déteste depuis que je lui ai avoué franchement que le métier militaire me déplaisait. Est-ce ma faute, si je n'ai pas la vocation de mon père... de mon grand-père, de mon arrière-grand-père ! Il m'a écrit l'autre jour qu'il avait brûlé mes cahiers, mes vers, toutes mes paperasses. Est-ce vrai ?... (Silence.) Est-ce vrai ?

ALICE, tristement.

Oui.

MADEMOISELLE NANCY, vivement à Jean.

Ne lui dis rien à ce sujet, surtout, mon enfant!... Ton père est une brave homme, il t'aime, au fond; mais... tu le connais, il est violent... comme toi, d'ailleurs... Ne l'irrite pas... Tais-toi....

ALICE

Oui, Jean, je t'en prie... Ne lui parle pas de cela... Je t'en prie, mon cher Jean!

JEAN, éclatant en sanglots.

Ah! ma bonne tante... ma chère petite Alice, si vous saviez comme je suis malheureux!

MADEMOISELLE NANCY

Tout cela finira, mon Jean... Alice et moi, nous parlerons à ton père, très prochainement... Ce soir... oui, ce soir... quand tu seras parti... nous lui ferons comprendre qu'il n'y a pas de ta faute.

JEAN

Oh! jamais vous ne le ferez revenir sur son idée fixe!... D'ailleurs, je n'échapperai pas à

la vengeance de mon adjudant. Je lui ai dit hier, dans un moment de colère, que j'étais plus instruit que lui, et que j'atteindrais bien avant lui, si je voulais, l'épaulette qu'il convoite et qu'il n'obtiendra jamais.

ALICE, effrayée.

Quelle imprudence!

MADEMOISELLE NANCY, même jeu.

Il ne fallait pas dire cela...

JEAN

Le moyen de se contenir lorsqu'à toute minute vous êtes outragé lâchement ou puni sans raison?

ALICE

Qu'a-t-il répondu, ton adjudant?

JEAN

Il m'a collé une punition... avec un motif arabe, comme il dit... une punition qui me vaudra quinze jours de prison, trente, soixante peut-être, en suivant la fameuse voie hiérarchique... Il a juré qu'il aurait ma peau, qu'il

me ferait passer au Conseil de guerre. Je le connais assez pour savoir qu'il tiendra parole!

ALICE, anxieuse.

Alors?...

JEAN

Alors? C'est les Travaux Publics!... le bagne... là-bas, en Afrique.....

MADEMOISELLE NANCY

Oh! c'est affreux... c'est affreux!

ALICE

Mais je ne veux pas!... je ne veux pas... Ce soir, nous parlerons à ton père... ce soir! Et je te jure qu'il comprendra son erreur. Je te le jure... Il interviendra...

JEAN

Merci, ma petite Alice!... merci!...

MADEMOISELLE NANCY

L'Afrique! là-bas!... mais tu en mourrais, mon cher petit... Délicat comme tu es... tu

n'en reviendrais jamais, mon pauvre Jean!... tu en mourrais!...

JEAN, souriant.

Ma maladie et ma mort, voyez-vous, ce serait de ne pas vous voir... vous deux... Je n'en vivrais plus...

(Il remonte au fond, pose son képi sur la table.)

ALICE

Trois mois, c'est long, aussi!...

MADEMOISELLE NANCY

Comment es-tu ici? Tu as donc une permission?

JEAN, va à la fenêtre.

Une permission de trois jours... Aussi, j'ai profité de ce beau soleil.... (Il regarde Alice.) Vous avez encore embelli, Mademoiselle... Sais-tu que tu es jolie comme tout, ma petite cousine?

ALICE

Vilain flatteur!...

JEAN

Tante Nancy, tu as également une mine superbe. Mais vous aviez l'air bien graves, toutes les deux, quand je suis arrivé. (Baissant la voix.) Mon père?...

MADEMOISELLE NANCY, vivement.

Il a été un peu souffrant ces jours-ci, mais ça n'a rien été.

JEAN

N'est-il pas ici?...

MADEMOISELLE NANCY

Il est au Cercle militaire... Il sera là pour le déjeuner.

ALICE

A midi et demi exactement.

JEAN, souriant.

Je n'en doute pas.

MADEMOISELLE NANCY

Il m'en voudrait de ne pas l'avoir prévenu

de ton arrivée... (Elle se lève et va pour sortir 2e plan gauche.) J'y cours... c'est à deux pas...

(Elle se lève et se dirige vers la porte; Jean s'est levé et la regarde, puis,)

JEAN, l'appelant.

Tante!

MADEMOISELLE NANCY, se retournant.

Mon petit Jean?

JEAN, avec affection et tristesse.

Embrasse-moi encore une fois, veux-tu?

MADEMOISELLE NANCY, émue.

Ah! cher petit!... de tout cœur!

(Elle l'embrasse et sort; Jean revient près d'Alice, qui le regarde silencieusement.)

SCÈNE IX

ALICE, JEAN

JEAN

Cette bonne tante!

ALICE

Tu ne viens pas la voir souvent cette bonne tante!... Méchant!...

JEAN

Hélas! toujours puni!

(S'asseyant.)

ALICE

Alors... ça ne va pas?

JEAN

Je suis écœuré, je suis désespéré, je suis las.

ALICE

Un peu de courage!

JEAN

Je n'en ai plus!... Quelle existence! La monotonie perpétuelle de la caserne, des « par le flanc droit » ou « par le flanc gauche », du matin au soir! Les mêmes exercices répétés sans cesse... La menace, toujours la menace... Et jamais un mot d'encouragement, jamais une bonne parole!

ALICE

Mes lettres?

JEAN

Ah! oui!... tes lettres!... Elles m'ont bien souvent consolé... Ce sont elles qui m'ont aidé à supporter les heures trop pénibles...

(Il prend la main d'Alice, qui s'assied sur la chaise derrière la table.)

ALICE

Mon pauvre Jean!

JEAN

Mais que serais-je devenu sans elles!... A chaque instant, je les lisais et je les relisais... Alors, soudain, j'avais devant moi l'image d'une figure délicate et douce émergeant d'une petite robe noire..... avec deux grands yeux parleurs... des yeux de consolatrice et d'ange gardien... Tiens, Alice, ces yeux-là!

(Il montre les yeux d'Alice. — Alice met la main sur ses yeux.)

ALICE

Mon cousin!

JEAN

Oh! ne les cache pas; va! je les verrais tout de même... Dès qu'ils sont entrés dans la maison, ces yeux-là, j'ai senti qu'ils éclairaient ma solitude... J'ai lu en eux... J'ai compris aussitôt que c'étaient ceux d'une amie.

ALICE

C'est de ce moment que je décidai, moi aussi, de tout supporter en silence... de souffrir sans me plaindre... comme tante Nancy...

JEAN

Que dis-tu? Je sais bien que tu as eu à lutter contre l'autorité du colonel; mais... je ne veux pas que tu souffres!... tu entends... Alice?... Je ne le veux pas!

ALICE

Que pouvons-nous, hélas! mon petit Jean, contre la terrible volonté de ton père?... Il nous briserait...

JEAN

Je lui résisterai!...

ALICE

Et je serais cause de nouvelles rigueurs contre toi... Oh ! non, pas ça, pas ça !... (Très bas.) Vois-tu, Jean, je mourrais si tu devais souffrir à cause de moi.

JEAN, ému.

Mais alors... Alice !...

ALICE, même jeu.

Jean !...

JEAN

Tu m'aimes donc?

ALICE

Comment, depuis trois ans, tu ne le savais pas?

JEAN

Tu m'aimes comme...

ALICE

Je t'aime... tout simplement.

JEAN, relevant la tête d'Alice assise derrière la table, se met à genoux.

Ah ! chère, chère Alice !... que de joie et de force tu me donnes ! Et jamais tu ne m'avais dit...

ALICE

Est-ce qu'on a besoin de se dire ces choses-là ? Ne sais-je pas, moi, que tu m'a toujours aimée ?

JEAN

Tu le savais ?

ALICE

Tout en toi me le disait, me chantait la douce romance qui berçait mes tristesses et les changeait en bonheur. (Riant.) Il fallait être tante Nancy ou mon oncle pour ne pas s'en apercevoir !...

JEAN

Alice ! Et tu m'aimais !... Et je ne l'ai pas vu !... Et je prenais ta tendresse pour de la pitié !

ALICE

Je t'aimais !... sans même m'en douter...

comme on respire pour vivre ! Et déjà, dans mon cerveau de fillette s'esquissaient des projets !...

JEAN

Chère aimée !

ALICE

Je me disais : dans deux ans, je serai majeure ; dans deux ans, Jean ne sera plus soldat !...

JEAN

Oh ! n'être plus soldat !

ALICE

... Je ne veux pas d'autre mari que Jean... Mon oncle ne peut pas trouver cela étrange... ça s'est vu, ça se fait très bien, des mariages entre petits-cousins ; attendons et luttons...

JEAN

Nous essayerons. (Se levant, avance la chaise à gauche de la table, et s'assied en face d'Alice.) Nous sommes forts, maintenant ! (Très bas.) Ecoute, Alice, tu es à moi ?...

ALICE

Jusqu'à la mort !

JEAN

Et quoi qu'il arrive, nous ne nous séparerons jamais ?...

ALICE

Jamais !...

JEAN

Même s'il faut souffrir ?

ALICE

Surtout s'il faut souffrir !

(Elle est dans ses bras.

SCÈNE X

LES MÊMES, puis LE COLONEL

(On entend la voix du colonel au dehors.)

LE COLONEL

Nancy, retourne au cercle... (Alice et Jean se séparent brusquement. Le colonel ouvre la porte, mais

reste sur le seuil et parle au dehors.) et fais dire au capitaine Roger que je ne le verrai qu'à quatre heures. (Il entre vivement.) Qu'est-ce que j'apprends ? Comment, tu es là, toi ? Et sans avoir prévenu ? Pourquoi n'as-tu pas écrit ?

JEAN

Je n'ai pas eu le temps. Beaucoup de manœuvres ces jours-ci ! Votre santé est bonne, mon père ?...

LE COLONEL

Excellente... merci... j'en souhaite une pareille à ton moral !... Mais dis-moi ! (Se tournant vers Alice.) Toi, Alice, laisse-nous, et pense à ce que je t'ai dit.

ALICE

J'y pense, mon oncle... (A Jean, avec intention.) A tout à l'heure, mon cousin...

(Jean accompagne la sortie d'Alice. — Elle sort à droite.)

SCÈNE XI

LE COLONEL, JEAN

LE COLONEL, brusquement.

Ah ! ça, qu'es-tu venu faire ici ?...

JEAN

Mais... vous voir... voir ma tante... ma cousine...

LE COLONEL

Grand merci de ta visite... Et tu n'avais pas d'autre raison ?...

JEAN

Non... si ce n'est la nostalgie de notre maison, et de notre ville... pleine de souvenirs... Et aussi le besoin d'un peu de repos, d'un peu d'air libre, d'un peu de printemps pour moi tout seul. (En s'asseyant sur une chaise à droite.) Oh ! le plaisir de marcher sur une route autrement que sac au dos, et quatre par quatre !...

LE COLONEL

Fais-moi grâce de cette poésie spéciale.

Tu verrais la maison beaucoup plus souvent si tu ne te faisais pas constamment punir, ce qui est une honte pour le nom que tu portes.

JEAN

Pourquoi m'avez-vous forcé à m'engager ?

LE COLONEL

Parce que j'espérais que la raison te viendrait au régiment !

JEAN

Vous connaissez mes goûts et mes idées à ce sujet.

LE COLONEL, s'asseyant à gauche de la table.

Des goûts et des idées puisés dans de mauvaises lectures. Non, mais voyez-vous ce fils de colonel donnant l'exemple de l'indiscipline, du désordre, reniant tout ce que sa famille avait vénéré jusqu'ici, raillant le devoir, la dignité, et l'honneur du soldat !...

JEAN

L'honneur est en soi, et la dignité aussi ;

le devoir peut s'accomplir dans toutes les situations. Il vous plaît de ne les reconnaître que s'ils portent l'uniforme... Libre à vous... (En laçant ses souliers.) Je les vois partout, moi ; sous la robe du magistrat, dans l'encrier de l'écrivain, sur la palette de l'artiste et jusque sous la blouse de l'ouvrier. L'armée n'en détient pas le monopole.

LE COLONEL, se lève, passe, et fait le tour de la table.

Elle les développe et les exalte ; elle apprend à apporter dans l'intimité du foyer, dans la vie quotidienne, des principes de respect et de conscience.

JEAN, se lève, sort un papier à cigarettes et vient prendre du tabac sur la table.

Ah ! parlons-en ! Elle tend à faire figurer les enfants et les parents par des numéros matricules et des galons... La famille devient un régiment. L'affection se borne aux marques extérieures de respect, sans jamais un élan du cœur... le frère aîné agit en caporal... et le père en officier... La voilà, votre famille !...

LE COLONEL, au-dessus de la table

Et c'est à moi, à moi, que tu oses parler ainsi ?

JEAN

Il le faut bien, mon père, puisque l'habitude du commandement, toujours obéi sans réplique, vous a conduit quelquefois, dans cette maison, aux pires abus d'autorité...

LE COLONEL

Tais-toi ! Regarde plutôt cette patrouille qui s'arrête devant la caserne. Le simple caporal qui la conduit, premier degré de l'échelle hiérarchique, devrait te servir d'exemple : simple soldat hier, il obéissait ; aujourd'hui, il a commencé de commander.

JEAN

Joli résultat ! Il prendra l'habitude du commandement, et un jour, il abusera de l'autorité qu'on lui aura confiée. Si c'est un être inintelligent, comme mon adjudant, il commettra les pires injustices !

LE COLONEL

Les voilà, les déclamations des sans-patrie !...

JEAN

Non, mon père, je ne suis pas de ces gens-là! Je ne suis ni chauvin ni sans-patrie! J'aime mon pays, et je suis prêt à le défendre si on l'attaque; mais ce que je n'admets pas, c'est qu'une brute ignorante profite de ses galons pour abreuver d'outrages et de punitions un inférieur souvent plus instruit que lui.

LE COLONEL, ironique.

Sais-tu ce qu'on ferait, si l'on admettait tes belles théories?

JEAN, avec véhémence.

On ferait une armée vraiment nationale! Et l'on arracherait leur meilleur argument aux sans-patrie dont vous parlez!... Non! non! je n'admets pas, lorsqu'un homme se plaint, que les gradés aient raison toujours, raison quand même!...

LE COLONEL

Pauvre blanc-bec, je voudrais te voir commander des centaines de milliers de soldats sans discipline !

JEAN

Les va-nu-pieds de 92 ne la connaissaient pas, votre discipline ! Cela les a-t-il empêchés de repousser des ennemis supérieurs en nombre et en science militaire?

LE COLONEL

Les va-nu-pieds de 92 avaient l'amour et le respect de leurs chefs !...

JEAN

Ils les élisaient !...

LE COLONEL

Je ne sais quel avenir les idées nouvelles préparent à notre pays, mais relis son histoire, regarde son passé ; ce sont ses généraux et leurs victoires qui placèrent la France au premier rang des nations.

JEAN

Il y a aussi les inventeurs, les artistes, les écrivains, les savants ; et pour ma part, je préfère Pasteur à Napoléon !...

LE COLONEL, au-dessus de la table, frappant sur la table, puis descendant à gauche.

Assez ! assez ! mauvais fils ! C'en est trop... Oser me parler ainsi !... Va-t'en... va-t'en... Je ne veux plus te voir de la journée.

JEAN, remontant au-dessus de la table, prend son képi, et va pour sortir.

Mon père...

LE COLONEL

Va te promener !... Mais... (Il regarde la pendule, puis sa montre.) Mais à quelle heure singulière es-tu donc arrivé ?...

JEAN

Le train des permissionnaires...

LE COLONEL

Ah ! ça... Ah ! ça... est-ce que... ? Mais oui,

j'y songe... Où donc avais-je la tête?... (Remontant, à Jean.) Tu as une permission régulière?

JEAN

J'ai une permission de trois jours!

LE COLONEL

Cependant, tu viens d'être gravement puni. Tu sors de prison... Il n'est pas d'usage de voir des permissions accordées en pareil cas.

JEAN

C'est mon capitaine qui...

LE COLONEL

D'ailleurs, les permissionnaires au delà de quarante-huit heures viennent sans armes... et tu portes ta baïonnette!

JEAN

Je vous affirme...

LE COLONEL

Assez! Tu es en rupture de prison... en absence illégale....

JEAN

J'ai une permission.

LE COLONEL

Mais montre-la, montre-la donc, ta permission!... Déserteur!

JEAN

Eh! bien, oui, c'est vrai!

LE COLONEL

Déserteur! Ton affaire est claire!... C'est Biribi qui t'attend, cette fois...

JEAN

Biribi!... Toujours cette menace, à la caserne, dans la rue, dans cette maison... Biribi!... Mais je m'en fiche, de votre Biribi... (S'asseyant sur la chaise, à droite de la table.) Vous ne voyez donc pas que j'en ai assez, de cette vie de dissimulation répugnante, d'obéissance passive? J'en ai assez, d'être la tête de Turc, le jouet de cette brute d'adjudant, et des autres!

LE COLONEL

Quels autres?

JEAN

Mes officiers, à qui je me suis plaint, et qui ont préféré croire les mensonges de l'adjudant.

LE COLONEL

Les mensonges! C'est toi qui mens!...

JEAN

Père, qu'oses-tu dire?

LE COLONEL

Ce que je sais!... J'ai été là-bas!... Je ne me suis pas contenté d'écrire, j'ai vu tes officiers. Leur opinion est unanime. Tu es une mauvaise tête, on ne peut rien faire de toi; voilà ce qu'ils m'ont dit.

JEAN

Les officiers sont les dupes de l'adjudant et des gradés placés sous les ordres de ce drôle.

LE COLONEL

Je te défends de parler ainsi de tes chefs! Il y a unanimité contre toi, je te le répète; tous m'ont prouvé que tu es un mauvais bougre.

JEAN

Alors, ils ont raison et j'ai menti!...

LE COLONEL

Parfaitement!...

JEAN

Eh! bien, soit! Mais ne vous en prenez qu'à vous, si vous n'avez su semer que du chagrin et de la révolte, en attendant les catastrophes et les désastres. (Se levant.) Eh! bien, oui! je suis ici sans permission, ivre d'air pur, depuis hier, fou de liberté, moins soldat que jamais. C'est encore mieux ou pis qu'une absence illégale; car c'est à l'annonce d'une nouvelle punition que j'ai pris la fuite. (Il se campe devant son père.) Et me voilà!

LE COLONEL, interdit.

Vous... vous voilà?

JEAN

Parbleu ! oui... Il fallait bien que je vous montre une fois pour toutes l'inanité de votre fameux système d'éducation... Le plus triste, c'est que c'est moi qui suis le sujet de la démonstration, moi qui n'ai pas plus demandé à faire de précieuse expérience des hommes et des choses que je n'ai demandé à naître de vos œuvres...

LE COLONEL, les dents serrées.

Vous m'insultez? Soit... nous allons voir... Continuez...

JEAN

Continuer! Ah! non, j'en aurais trop à dire!... Quant à ma violence, souvenez-vous qu'elle est fille de la vôtre. Depuis que vous m'avez envoyé au régiment malgré moi, je ne suis plus rien qu'un soldat pour vous! Il n'y a plus ici que deux hommes, et c'est à peine si je me souviens que vous êtes mon père!...

LE COLONEL, se redressant de toute sa hauteur.

Je vais vous le rappeler! (Il montre sa déco-

ration.) Et ceci également. (Il va à la baie.) Caporal ! (Un silence. Jean comprend.) Montez de suite... (Il se retourne vers Jean.) Monsieur, on a vu parfois de jeunes bandits salir le nom de leur famille, et même oser lever la main sur leur père ; on a vu aussi, plus rarement il est vrai, le père de famille faire œuvre de justicier. (S'inclinant.) C'est ce que vous allez voir, Monsieur...

(La porte s'ouvre, le caporal paraît.)

LE COLONEL, au caporal.

Caporal ! je vous requiers d'arrêter cet homme qui est un déserteur et de le conduire à la gendarmerie, d'où il sera dirigé sur son corps.

LE CAPORAL, hésitant.

Mais, Monsieur...

LE COLONEL

Je suis le colonel Bernard... obéissez... Vous répondez du prisonnier... Votre nom, caporal.

LE CAPORAL

Bourdon, mon colonel... de la troisième du deux.

LE COLONEL

C'est bien.

JEAN, au colonel.

Comment! vous me livrez? (Silence du colonel.) Eh bien, soit! allons!

LE COLONEL

Adieu, Monsieur!

JEAN, très calme.

Adieu, mon père!...

(Alice paraît. Le caporal et Jean sortent.)

SCÈNE XII

LE COLONEL, ALICE

ALICE, se précipite à la porte en criant.

Jean!... Jean!... Jean!... Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous fait?

LE COLONEL

Mon devoir!

(Il tombe accablé sur un fauteuil, puis se relève avec un geste énergique.)

ALICE, à la baie.

Votre devoir! Qu'est-ce que tout ce monde? Et ces soldats qui emmènent Jean?... Ah! mon Dieu!... Jean!

LE COLONEL

Reste là et tais-toi! Assez de scandale comme cela.

ALICE

Quel scandale? Que se passe-t-il? Pourquoi emmène-t-on mon cousin?

LE COLONEL

Il se passe... Votre Jean était tout simplement un déserteur.

ALICE

Mon Dieu!...

LE COLONEL

Et il était ici, non seulement sans permission, mais sous le coup d'une punition nouvelle!

ALICE

Encore! Mais ils veulent donc sa mort?

(Alice tombe assise sur la chaise à droite).

LE COLONEL, sèchement.

Il ne sera jamais puni autant qu'il le mérite.

ALICE

Mon pauvre petit Jean!

LE COLONEL

En tout cas, cette fois, son affaire est claire.

ALICE

Evidemment on l'aura reconnu à la gare... suivi jusqu'ici... (Se lève et vient au colonel.) Et vous ne vous êtes pas opposé, mon oncle, à ce qu'on vienne le chercher jusque dans votre maison? Vous n'avez pas défendu votre fils?

LE COLONEL

Mon fils?... Le colonel Bernard, Mademoiselle, n'étend pas sa protection sur les criminels en fuite...

ALICE, protestant.

Les criminels?...

LE COLONEL

De plus, il a eu l'imprudence de dépasser les limites permises et le tort, dangereux pour lui, d'insulter son père.

ALICE

Mon Dieu... Je tremble de comprendre.....

LE COLONEL

Et son père l'a fait arrêter!

ALICE, avec un cri.

Vous!...

LE COLONEL, avec force.

Moi!...

ALICE

Vous... vous avez fait cela!... Mais c'est indigne... C'est... Oh! mon oncle... Vous n'avez donc ni pitié, ni bonté?

LE COLONEL

La bonté et la pitié ne sont qu'une double faiblesse, surtout à l'égard de natures comme celle de ce monsieur... Moi, j'ai fait mon devoir... et cela suffit pour me consoler d'avoir un pareil fils.

(Il remonte pour s'en aller.)

ALICE, l'arrête, puis descend à la table.

Votre devoir, votre devoir!..... Ah! non, ce mot-là ne me dit plus rien... Le devoir, la soumission...

(Elle tombe assise sur la chaise à côté de la table.)

LE COLONEL

Alice!...

ALICE

Ah! non!... Je les connais, vos grands mots, vides de sens, causes des pires douleurs morales. Je les ai vus ternir et torturer des âmes faites pour l'élan, la franchise et le bonheur! oui, le bonheur!... Mais vous le feriez détester, votre devoir, s'il était réellement coupable des injustices et des cruautés que vous commettez en son nom!...

LE COLONEL

Alice! ce langage...

ALICE, se levant.

Oui, je vous étonne... Vous ne me connaissiez pas sous cet aspect. Je n'avais jamais su que trembler... Mais j'ai appris à réfléchir et à observer... et ce que j'ai compris m'a édifiée...

LE COLONEL

Vraiment!

ALICE

Et maintenant, je me révolte! J'éprouve le besoin irrésistible de briser ma chaîne...

LE COLONEL, avec tristesse.

Tu es une folle... et une ingrate...

ALICE

Je ne suis pas une ingrate!... Je proportionne la gratitude au bienfait; voilà tout. (Tombant assise sur la chaise à droite de la table.) Vous m'avez donné, et Dieu sait si je l'ai payé... le confortable matériel; sans vous rendre compte

que le cœur d'un enfant veut, lui aussi, son pain quotidien !

LE COLONEL

Et moi qui espérais...

(Il remonte au-dessus de la table dont il fait le tour et descend à gauche.)

ALICE

Aujourd'hui, je vous crie de toutes mes forces... (Elle se lève.) Votre rigorisme, votre sévérité ont sacrifié deux enfants. Vous avez fait deux malheureux, et peut-être compromis à jamais deux existences !...

LE COLONEL

Alice, mon enfant, que veux-tu dire ?

ALICE, vient s'asseoir sur la chaise derrière la table.

J'aime Jean... vous entendez... J'aime Jean de toutes mes forces... de toute la puissance de mon être... Il m'aime aussi... Comprenez-vous tout le mal que vous nous faites ?

(Elle pleure.)

LE COLONEL

Voilà donc toute l'explication !

ALICE, prenant sa tête dans ses mains.

Jean... mon cher petit Jean... Je t'aime... Je t'aime...

(Elle pleure. Un temps.)

LE COLONEL, avec énergie.

Assez de jérémiades !... Le colonel Bernard ne pouvait agir autrement.

ALICE, se levant sur place.

Et si votre fils est envoyé là-bas?... S'il trouve la mort dans un bagne militaire?... C'est vous qui serez seul cause de cette mort !... Vous ne comprenez donc pas que vous serez un assassin?

LE COLONEL

Malheureuse !...

ALICE, hors d'elle-même.

Ah!... Frappez-moi si vous voulez! Jean! Jean!...

(Elle s'écroule sur un fauteuil en murmurant le nom de Jean à travers ses sanglots. Le rideau tombe.)

RIDEAU

Dessin de B. NAUDIN (*Assiette au Beurre*).

A BIRIBI

ACTE DEUXIÈME

Le *Ravin*, au Dépôt de la Compagnie de Discipline, où les disciplinaires subissent leurs punitions.

L'intérieur d'un quadrilatère retranché. A gauche, presque au premier plan, une ouverture dans le retranchement. Un peu plus haut, une assez large brèche qu'on répare. A droite, au fond, un *marabout*, en avant duquel, presque au premier plan, est un gourbi de branches et d'alfa, sous lequel il y a une table et deux pliants. Au centre, quatre toutes petites tentes, rangées horizontalement, qui sont les *tombeaux* des hommes punis; autour, la piste sur laquelle marchent les hommes qui font le peloton de chasse. En dehors du retranchement, à gauche, la montagne, le long de laquelle serpente un sentier, que suivent ceux qui se rendent au *Ravin*, ou qui en viennent. Au fond et à droite, par-dessus le retranchement, on aperçoit l'immense plaine de sable, bornée au fond par des montagnes. Les disciplinaires sont vêtus de blanc, le bourgeron dans le pantalon et la ceinture bleue des zouaves autour du corps. Képis de drap gris, sans boutons ni jugulaires, avec une grande visière carrée. La plupart sont en haillons, avec des souliers éculés, ou même pieds nus. Les manches, re-

troussées souvent, montrent les tatouages compliqués des bras. Les disciplinaires ont la face complètement rasée. Les sous-officiers ont la tenue de l'infanterie avec lisérés jaunes. Ils portent tous le revolver ; quelques-uns ont des matraques. A gauche, près de la porte du retranchement, un certain nombre de *Camisards* travaillent à soulever, à tailler de gros blocs de pierres. Ils partent très chargés, peu de temps après le lever du rideau. On les voit passer sur le sentier, en dehors du retranchement, et disparaître.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, DE LASSOUCHE-FORVILLE, QUESNORT, PONCIER, LECREUX, LETERTRE, TRINQUART, JEANFOIN, PALET, CAMBRIN, LE CAPORAL FOUBERT, LE SERGENT HARTMANN, DES DISCIPLINAIRES.

(Au lever du rideau, Poncier est en sentinelle, baïonnette au fusil, à l'ouverture du retranchement, à gauche.)

HARTMANN, accent alsacien, surveillant les hommes qui travaillent près de la porte.

Allez, allez!... Vous êtes esquintés, tas de feignants?... Allons!... du nerf!... Est-ce que vous êtes à Biribi, oui ou non?...

LES DISCIPLINAIRES, murmurant.

Chaouch!... Sale chaouch!...

CAMBRIN, arrivant de la droite avec Frey, en traînant un fardier.

Pour sûr, qu'on y est... à Biribi...

HARTMANN, ricanant.

Est-ce que vous pensez que l'gouvernement va vous nourrir à rien faire?... Et vous, Bernard, prenez garde que je vous fasse coller une rallonge à votre congé!... (Mouvement de Bernard qui se tourne vers le sergent.) J'ai soupé de vot' fiole, vous savez, depuis bientôt deux ans que vous êtes ici!...

JEANFOIN, ricanant.

Ha!... ha!... ha!... Salut!...

HARTMANN

Du nerf, Trinquart!... Et vous, Jeanfoin, depuis trente ans que vous êtes au service...

JEANFOIN, ricanant.

Dites donc, sergent, il n'y a pas encore de galons de chaouch sur ma manche !...

HARTMANN, furieux.

Jeanfoin !... J'vous flanque quatre jours !...

JEANFOIN, se redressant.

Va donc les porter au pape, tes quatre jours !... Ça lui tiendra les pieds chauds !...

HARTMANN, se retournant vers le caporal Foubert.

C'est de votre faute, tout ça, caporal !... Il faut vous faire craindre !... Pour entrer dans le cadre d'une Compagnie de Discipline, il faut commencer par laisser son cœur à Marseille !...

JEANFOIN, ricanant.

C'est pas ça qu'a dû te gêner, toi !...

HARTMANN

Assez !... Au turbin !...

JEANFOIN, jetant son outil.

On peut p't'être bien souffler, tout de même?... Est-ce qu'on est des bêtes, ou quoi?... Y n'fait pas encore jour qu'on est déjà à gratter, et on trime encore quand y fait noir!... Faire des routes, élever des fortifs, casser des pierres, creuser des puits, faire de la chaux et des briques, et manœuvrer et faire colonne par-dessus le marché!... Ah! bon Dieu!... C'est pire qu'au bagne!... Mais ceux qui ont volé ou tué, ceux qu'on envoie au Bat' d'Af' — les Joyeux — sont plus heureux qu'nous!...

QUESNORT, sous le tombeau.

Et qu'est-ce qu'on a fait pour être là?... On a dit un mot de trop...

TRINQUART

Moi, je suis rentré un peu en retard... j'ai sauté le mur... Ah! là, là!...

FREY

Moi, y avait un gradé qui m'en voulait...

Je lui ai répondu... Et allez donc!... Le conseil de corps, et à la dure!...

BERNARD, ricanant.

Ça donne au gouvernement des ouvriers à bon marché!...

TRINQUART

Il équilibre son budget à coups de trique!..

(Il sort à droite avec Frey, en traînant le fardier qu'ils ont déchargé.)

JEANFOIN, ricanant.

La viande de Camisard, c'est pour rien!...

(Il se remet au travail.)

PALET, douloureusement.

Ah! si on savait, en France, ce qui se passe ici!... Mais c'est si loin, la France!... C'est si loin!...

HARTMANN, à Bernard.

Dites donc, Bernard! C'est-y qu'vous vous foutez de moi?... Voulez-vous rouler cette pierre, espèce de feignant!

BERNARD, faisant des efforts.

Je ne peux pas, tout seul.

JEANFOIN, au sergent.

Pour sûr qu'y n'peut pas!... Tu vois bien qu'c'est trop lourd!...

HARTMANN

De quoi?... De quoi?... Trop lourd!... (A Bernard.) Je vous donne l'ordre de rouler cette pierre!... Allons!... Ferme!... propre à rien qu'vous êtes... Ou sans ça!...

BERNARD, se redressant.

Sans ça, quoi?...

HARTMANN, avec rage.

Sans ça!... La ferraille!... Dans le trou, là!...

(Il désigne les tombeaux.)

LES DISCIPLINAIRES, murmurant.

Hou!... hou!... hou!....

BERNARD, crispant les poings.

Ah ! avec quel plaisir on cognerait !...

HARTMANN, se jetant en arrière, le revolver au poing.

Caporal ! Caporal Foubert !... (Le caporal approche avec Lecreux.) Les fers, vite !... (A Bernard, qu'il tient en joue.) Fusilier Bernard ! Garde à vous !... (Bernard prend la position.) Face à gauche ! Gauche !... Marche !... (Bernard se dirige vers les tombeaux, escorté par Hartmann, et ils arrivent près des tombeaux.) Halte !... Couchez-vous !...

(Bernard se couche. Le caporal et Lecreux lui mettent les fers aux mains et la barre aux pieds.)

LES DISCIPLINAIRES, près de la porte.

Salauds de chaouchs !...

QUESNORT

Sales pieds-de-bancs !...

CAMBRIN

On s'en débarrassera donc jamais !...

(Le caporal et Lecreux portent Bernard, aux fers, sous un *tombeau*. Le sergent Hartmann sort à droite en grommelant).

FREY, revenant de la droite, avec Trinquart.

Mais si... Mais si... Ça viendra...

TRINQUART

Si on voulait seulement un peu s'entendre, nous tous !,..

JEANFOIN

Patience ! J'en ai vu des chaouchs, depuis trente ans, dans tous les bagnes d'Afrique... et les rossards finissent mal... (Brandissant une pioche.) C'est plus vite fait qu'une horloge, d'leur faire un talus dans le dos !...

PALET, douloureusement.

Il faudrait se plaindre... Il faut se plaindre...

JEANFOIN

A qui ?

CAMBRIN

Au capitaine... aux officiers...

TRINQUART

Le capitaine !... il ne fiche jamais les pieds ici...

JEANFOIN

Les officiers?... Ah! là, là!... Ils s'en foutent, les officiers !...

FREY

A quoi bon?... On s'est déjà plaint...

CAMBRIN, montrant le ravin.

Ah! c'est tout de même une bonne invention pour les chaouchs, le « Ravin!... »

PALET

Ils sont les maîtres ici!... on est là, à part... (Sonnerie de clairon, au camp, dans le lointain.) séparés du camp, là-haut... et ils peuvent faire tout ce qui veulent...

QUESNORT

Se payer toutes leurs fantaisies, satisfaire toutes leurs vengeances...

(Les hommes ricanent. — Poncier en sentinelle porte les armes.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LIEUTENANT LENOIR, SERGENT CAPONI

LENOIR, entrant suivi de Caponi.

Eh bien !... Qu'est-ce qui se passe ?... Sergent !... Où est le sergent Hartmann ?

CAPONI

Je vais le chercher, mon lieutenant.

(Il sort, à droite).

HARTMANN, revenant et saluant.

Mon lieutenant...

LENOIR

Les hommes qui doivent remonter au camp avec les outils sont-ils partis ?

HARTMANN

Il y a dix minutes, mon lieutenant.

LENOIR

Dès leur retour, vous les emploierez aux

travaux indiqués pour le départ de la compagnie, qui a lieu dans trois jours. Vous savez que nous sommes désignés pour aller occuper les postes du Sud Tunisien... Pressez les préparatifs...

HARTMANN

Oui, mon lieutenant. Est-ce que nous conserverons ici, au « Ravin », jusqu'au dernier moment les hommes punis?

LENOIR

Certainement. Les hommes punis ne doivent pas communiquer avec leurs camarades. Les hommes non punis, là-haut, au camp... Les hommes punis, ici... Donnez-moi la liste des fusiliers punis.

HARTMANN, tendant un papier.

Voici, mon lieutenant... Ah! j'ai un nom à ajouter.

LENOIR

Lequel?

HARTMANN

Bernard...

LENOIR, avec un geste d'ennui.

Ah!... encore!... Où est le sergent Beaugrain?

HARTMANN

Il est au camp, mon lieutenant.

LENOIR

Alors, sergent Hartmann, conduisez ces hommes jusqu'au camp.

HARTMANN, aux hommes.

Rassemblement!... A droite, alignement!... Fixe!... File à droite, marche!...

(Ils sortent.)

LENOIR, au sergent Caponi, qui arrive de la droite.

Sergent Caponi, vous prenez le commandement. Je suis là, au bout du Ravin. Je repasserai peut-être tout à l'heure.

(Caponi salue. Le lieutenant sort).

SCÈNE III

BERNARD, DE LASSOUCHE-FORVILLE, QUESNORT, PONCIER, LECREUX, LETERTRE, TRINQUART, LE CAPORAL FOUBERT, LE SERGENT CAPONI.

CAPONI, au caporal.

Caporal, ne vous éloignez pas; si vous avez besoin de moi, vous me trouverez là, sous le gourbi.

LE CAPORAL

Oui, sergent...

(Il disparaît sous le marabout. Un grand silence. Caponi s'installe sous le gourbi. Il tire un journal illustré de sa poche. Tout à coup un cri lamentable sort d'un des « tombeaux »).

LASSOUCHE-FORVILLE, sous un tombeau.

A boire!... A boire!...

LE CAPORAL, sortant du marabout.

Allons, qu'est-ce qu'il y a? C'est encore vous?

LASSOUCHE-FORVILLE

Caporal, de l'eau!... Nous mourons de soif!...

BERNARD

Sous cette toile de tente, avec cette chaleur!...

LE CAPORAL, bas.

Attendez!...

CAMBRIN

Je la crève!...

QUESNORT

Donne-nous de l'alfa!...

LE CAPORAL

Je ne peux pas maintenant. Le sergent Caponi est là!...

(Il désigne le gourbi.)

LASSOUCHE-FORVILLE

Caporal, je vous en prie...

(Le caporal fait un geste de découragement.)

QUESNORT

A boire!... Nom de Dieu!...

CAPONI, se levant et sortant du gourbi.

Porco di Cristo!... Qu'est-ce que c'est encore que ça? On ne peut même plus lire son journal tranquillement à présent!...

BERNARD

De l'eau!...

CAPONI, s'avançant vers le tombeau de Quesnort. Au caporal.

Ces hommes-là ont eu leur ration d'eau ce matin, n'est-ce pas?...

LE CAPORAL

Oui, sergent; un bidon d'un litre pour la journée.

CAPONI

Alors, de quoi se plaignent-ils?... Vous entendez, là-dessous? Vous n'avez pas droit à autre chose : tous les jours, un quart de

pain, un litre d'eau ; et une soupe, l'os matriculé, tous les deux jours.

QUESNORT

Espèce de Corsico !... T'as pas honte !...

CAPONI

Un mot de plus, Quesnort, et je prends des témoins. Vous n'y couperez pas au tourniquet !... Et une fois au Conseil de guerre, vous savez ce qui vous attend ?... (Murmures.) Silence ! le premier que j'entends parler, je le fous à la ferraille. (Cris de Letertre.) J'vais vous montrer si c'est pour des prunes que le gouvernement fait fabriquer des barres de justice, des fers et des poucettes !...

(Cris de Letertre.)

LE CAPORAL

Sergent, je voudrais vous dire quelque chose.

CAPONI, brusquement.

Quoi ?

LE CAPORAL

Il y a Letertre qui est aux fers, là, derrière le marabout... et ses membres gonflent... Il a les poignets tout bleus... le fer entre dans la chair...

CAPONI

Et après?

LE CAPORAL

Est-ce qu'on ne pourrait pas... verser un peu d'eau dessus... de temps en temps?...

CAPONI, ricanant.

Ah! que vous êtes cocasse! Dites un peu, mon ami, est-ce que nous sommes des infirmiers, par hasard?...

(On entend les cris de Letertre.)

LE CAPORAL

Mais, sergent, on ne peut pourtant pas laisser un homme hurler...

CAPONI, furieux.

Ah! il gueule!... Sacredieu!... Ça va finir,

cette comédie-là!... (Appelant.) Un homme de garde!... avec une corde!... Lecreux!...

LECREUX, sortant du marabout, une corde à la main.

Voilà, sergent.

QUESNORT

Bourrique!...

CAPONI

Venez m'aider à serrer la vis à Letertre. Ça va le calmer!...

(Il prend la corde et disparaît avec Lecreux derrière le marabout, tandis qu'on entend les cris.)

BERNARD

Bourreau!... Brute!...

LASSOUCHE-FORVILLE

Assassins!...

LE CAPORAL, à part.

Ce pauvre Letertre!... C'est tout de même affreux!... Nous sommes du même pays. Je

l'ai vu partir au service... J'avais cinq ans... Et encore ici!... Et envoyé à Biribi pour avoir bousculé un sergent, un soir qu'il avait bu...

CRIS DE LETERTRE

Ah!... Ha!... Ho!... Ha!...

LE CAPORAL

Un châtiment comme ça pour une faute comme ça!...

PONCIER, en sentinelle à la porte, à gauche.

Quand on voit de l'injustice pareille, on a envie de se fiche une balle dans la peau! Ah! Dieu de Dieu! il vaudrait mille fois mieux être mort!...

QUESNORT

Si on pouvait déserter, seulement!...

PONCIER

Ah! oui, alors... mais...

SCÈNE IV

LES MÊMES, SERGENT HARTMANN

HARTMANN, apparaissant à la porte, brusquement, près de Poncier.

Qu'est-ce que vous dites, vous?... Vous vous permettez de parler en faction! Je vous colle quatre jours!... Est-ce que vous connaissez votre consigne, seulement? Si un des disciplinaires essaye de se sauver, qu'est-ce que vous devez faire?

PONCIER

Faire feu, sergent.

HARTMANN

Et tâchez de viser juste! Autrement je me charge de votre conduite!... (Il fait quelques pas, s'adressant au caporal Faubert.) Vous n'avez pas de la moelle, caporal! Pour mener ces gens-là, il faut de la poigne!... Vous, ce n'est pas ça!... Ah! c'est pas ça, c'est pas ça!... Vous

faites bien, d'ailleurs, de quitter la Compagnie. (Dédaigneux.) Vous n'êtes pas fait pour vivre parmi nous!

(Il avance vers Caponi qui vient au fond, escorté de Lecreux, qui rentre dans le marabout.)

LE CAPORAL

Je m'en suis aperçu dès le premier jour que ma place n'est pas ici!... Punir, toujours punir... pour des peccadilles... Ah! faut-il avoir été bête, pour croire ce qu'on me disait : avancement, forte paye, dévouement à l'armée...

LES HOMMES

A boire!

(Il rentre dans le marabout.)

HARTMANN, à Caponi.

Eh bien! mon vieux, ces crapules-là t'ont encore donné du mal?

CAPONI

On n'arrête pas! Il a fallu que je me dérange pour serrer la vis à Letertre.

HARTMANN, riant.

Ils ont toujours besoin de quelque chose!

QUESNORT

Enfant de Munich, passe-moi de l'eau!...

LASSOUCHE-FORVILLE, sous un des tombeaux.

A boire!

HARTMANN

Ecoute ceux-là! (Aux hommes.) Le premier qui gueule, je vais l'arranger comme Letertre!

QUESNORT

A boire, nom de Dieu!

HARTMANN

Si vous avez soif, attendez un peu. Dans une demi-heure, on va vous faire faire le peloton de chasse; ça vous rafraîchira.

(Il éclate de rire ainsi que Caponi. Hartmann entre dans le gourbi, en sort une table, deux sièges, une bouteille, une gargoulette et un verre. Il installe la table en avant du gourbi, et débouche la bouteille.)

CAPONI

Ben, quoi?... Tu fais Suisse? Mes compliments! T'es bien installé!... Y t'manque rien!... (Regardant la bouteille.) Du vrai! Tu la comprends, l'existence!...

HARTMANN, posant un second verre sur la table.

Qu'est-ce que tu veux? Faut bien avoir ses p'tites aises... Moi, j'aime à boire pour ceux qu'ont soif!

(Il fait un geste vers les hommes sous les tombeaux.)

CAPONI, riant.

T'as bon cœur, toi!... (Sonnerie de clairon, au camp.) Tiens, on sonne au fourrier, au camp!

HARTMANN

Qu'est-ce que ça nous fiche, ce qu'ils font au camp?...

CAPONI

Pour sûr! On est chez nous, ici!...

(Ils font leur absinthe.)

HARTMANN

Le tableau de service, on s'en bat l'œil!

CAPONI

Jamais d'officiers supérieurs!...

HARTMANN

Des p'tits rentiers à la campagne, quoi!...
L'apéritif...

CAPONI

Le gueuleton...

HARTMANN

La digestion...

CAPONI

A la tienne!...

HARTMANN

A la tienne!...

CAMBRIN, sous un tombeau.

A la vôtre!...

(Ils boivent.)

CAPONI

Ah!... S'il n'y avait pas le lieutenant Lenoir!...

HARTMANN

C'est une rosse!... Il écoute les hommes...

CAPONI

Des idées nouvelles!... Y parle d'influences morales... Du rôle moralisateur des gradés!... Ha! ha!...

(Il rit.)

HARTMANN

Tiens, moi, y m'fait pas rire, y m'fait pitié!... Y comprendra jamais c'que c'est que la discipline!...

CAPONI

Sans lui, le Ravin, ça s'rait un vrai paradis pour nous!

HARTMANN

La prison à ciel ouvert!...

(Ils boivent.)

CAPONI

A la tienne!...

CAMBRIN

A la nôtre!...

CAPONI

Ce vieux Hartmann! Comme on s'entend bien, tout de même!

HARTMANN

C'est qu'on a les mêmes goûts... Moi, j'en pince pour le métier... j'engage, je rengage et j'rengage!

CAPONI

Et moi, donc!

HARTMANN

Ça vaut mieux que d'retourner au pays...

CAPONI

Je te crois!... Ici on commande... Ah!... Et puis, une bonne nouvelle : on va augmenter la prime!!!

HARTMANN

T'es sûr?...

CAPONI, tirant un journal de sa poche.

Tiens, regarde!..

(Il donne un journal.)

HARTMANN, regardant.

Des femmes!...

CAPONI, essayant de lui reprendre le journal.

Non, ce n'est pas ça...

HARTMANN

Des femmes?... Où qu't'as trouvé ça?..

CAPONI, tirant l'autre journal.

Je m'suis trompé d'journal... tiens!... regarde!

HARTMANN, étalant le journal.

Jamais d'la vie!... Ce qu'elles sont jolies!... Oh! celle-là, c'te p'tite brune là!... J'aimerais

mieux qu'elle tombe dans mon pieu qu'une cheminée!...

CAPONI, regardant aussi.

T'es pas difficile! Et les autres!... (Tournant les pages.) Et celle-là! Et celle-là!...

HARTMANN

La blonde!...

CAPONI

La rousse!...

HARTMANN

La noire!...

CAPONI

Et celle-là, qui tire ses bas!

HARTMANN, se levant, congestionné.

Ah! bon Dieu de bon Dieu!... Y en a-t-il!... Y en a-t-il!...

CAPONI, avec amertume.

Y en a pour tous les goûts...

HARTMANN, frappant la table avec rage.

Y en a jamais pour nous!... C'est ça qui manque, ici!... Jamais de femmes!...

CAPONI, pensif et avec rage.

Jamais de femmes!... Ah! Porco di Cristo! On ne se doute pas de ce que c'est!...

(Hartmann revient s'asseoir et prend sa tête dans ses mains.)

HARTMANN, jetant le journal avec rage.

Des gonzesses!... ah! bon Dieu!...

(Un silence. Ils boivent avidement. Hartmann fait un geste de désespoir.)

CAPONI, se levant et arrêtant Hartmann du geste.

Nous sommes bêtes!... Dis donc, mon vieux... y en a des femmes... à Tunis!

HARTMANN, sursautant.

Alors?

CAPONI

Alors je... je m'disais comme ça... que... si on pouvait...

HARTMANN, entre ses dents.

Un coup de tourniquet?

CAPONI

Oui!...

HARTMANN

Oui!...

CAPONI

On choisit un de nos lascars qui est toujours à nous embêter; on le fait crever de fatigue au peloton de chasse; on s'arrange de façon à lui faire refuser l'obéissance...

HARTMANN

Oui, oui!

CAPONI

C'est à moi qu'il refuse d'obéir, par exemple, n'est-ce pas? Tu me sers de témoin; on en trouve un autre et ça y est! En route pour Tunis! Le voyage aller et retour; six semaines ou deux mois à se battre les flancs; cent sous par jour, et vive la rigolade!

HARTMANN

Et un camisard de plus transformé en Tête de veau! Ça fait toujours plaisir!... A la tienne!...

CAMBRIN

A la vôtre!

CAPONI

A la tienne!... Alors ça te va?

HARTMANN

Je te crois!

CAPONI

C'est moi qui vais commander le peloton de

chasse tout à l'heure. Eh! bien, si tu veux, nous allons faire passer au Conseil... tiens, Quesnort!

HARTMANN, froidement.

Je veux pas!

CAPONI, surpris.

Quoi! Tu ne veux pas que je fasse passer Quesnort au tourniquet?

HARTMANN

Je veux pas!

CAPONI

Et pourquoi?

HARTMANN, froidement.

Parce que je veux y faire passer Bernard.

CAPONI

Bernard?

HARTMANN, s'animant.

Oui !... Sa figure ne me revient pas, à celui-là... Depuis dix-huit mois qu'il est à la Compagnie, je le hais, je l'abomine... tu entends... (Bas.) J'ai mes raisons pour ça... Oui, il s'est plaint au lieutenant Lenoir, il y a six mois ! Il a raconté que j'avais vendu l'orge des mulets ! Il a voulu faire sauter mes galons !...

CAPONI

Oui... Mais moi, c'est Quesnort que j'ai dans le nez... Y s'paye ma tête ! y m'achète, chaque fois que j'lui parle !... Et même, quand y m'répond pas, il a un de ces airs de s'fiche de moi !... C'est sa peau que j'veux !...

HARTMANN, se levant.

Et moi, c'est celle de Bernard !... Pense donc... Le gaillard est sur le point d'être libéré... C'est là qu'est le rigolo !... Lui faire flanquer une rallonge de deux ans... peut être de cinq...

CAPONI

Oui, je ne dis pas... mais, moi, je me suis mis dans le ciboulot que le premier que je ferai condamner ce serait ce salaud de Quesnort.

HARTMANN

Et moi, que ce serait Bernard !... Ce n'est pas pour dire, mais t'es entêté !... Il remonte. T'es pas Corse pour rien !...

CAPONI

Vaut p't'être mieux être Corse et entêté que d'avoir une tête carrée et les doigts crochus !

HARTMANN, redescendant.

De quoi?... De quoi ?...

CAPONI

Ah! mon ami!... J'les connais, tes barbottages sur l'ordinaire !...

HARTMANN

Dis donc, et toi, quand tu étais sergent

d'infirmerie et que tu triplais la dose de chloral des camisards malades qui te déplaisaient!...

CAPONI, se levant.

Si je disais seulement la moitié de ce que je sais...

HARTMANN

Tes galons sont mal cousus!... Tu ferais mieux de te taire... Empoisonneur!

CAPONI

Crapule!...

(Ils sont l'un près de l'autre, se défiant, la main levée. Un silence (les yeux dans les yeux). Puis, brusquement, Hartmann laisse tomber son bras, en frappe familièrement le ventre de Caponi et, calmé complètement, il dit:)

HARTMANN

Tiens! il y a un moyen de nous mettre d'accord... Je te le joue à l'écarté!... Bernard contre Quesnort, Quesnort contre Bernard... Si tu gagnes, c'est toi qui fais passer Quesnort au Conseil. Si je gagne, c'est moi qui envoie Bernard aux « Têtes de veau ».

CAPONI, après un moment.

Accepté! Il y a des cartes dans ta cantine... Apporte-les... (Hartmann apporte les cartes.)

HARTMANN

Voilà!... Nous allons voir...

(Ils vont s'asseoir, Caponi bat les cartes, les pose sur la table.)

CAPONI

A qui de faire? (Il tire une carte.) Un dix!...

HARTMANN, tirant une carte.

Une dame!... C'est à moi! Chouette!... (Il bat les cartes.) Coupe! (Caponi coupe.) Et en cinq secs!

CAPONI

Tu parles!... (Rêveur, pendant qu'Hartmann donne.) Ah! les Conseils de guerre!... Et il y a des gens qui parlent de les supprimer!... S'ils se mettaient pendant cinq minutes à notre place!...

QUESNORT

Sergent, j'ai la pépie!...

HARTMANN, retournant une carte.

Trèfle!... Vas-y!

CAPONI, jouant.

Tu n'en donnes pas? Bon!... Le roi de cœur!

HARTMANN, jetant un carreau.

C'est bon!

CAPONI, ricanant.

Oui, pour Quesnort!... Le valet d'atout!

HARTMANN

Je prends de la dame, et je te joue l'as.

CAPONI

Bon pour toi!

HARTMANN

Et la dame de carreau!

Dessin de B. NAUDIN (*Assiette au Beurre*).

HARTMANN. — Tiens, il y a un moyen de nous mettre d'accord. Je te le joue à l'écarté : Bernard contre Quesnort.

CAPONI

Encore bon!

HARTMANN

Et un petit trèfle!

CAPONI, jetant une carte.

Plus d'atout!... Un point pour toi!... A moi de faire!...

(Il bat les cartes.)

LASSOUCHE-FORVILLE

Bernard?

BERNARD

Quoi?

LASSOUCHE-FORVILLE

Patience!... Nous aurons bientôt les moyens de déserter!

BERNARD

Ah! déserter! sortir d'ici à tout prix!...

CAPONI

Coupe!... Sept de pique!

HARTMANN

Ça ne vaut pas cher!... Le roi!...

CAPONI

Porca la madona! Quelle veine tu as!... Voilà un huit!...

HARTMANN

Et la dame!... (Caponi jette une carte.) Et le domestique!... Le roi de cœur! (Même jeu.) Garde la bonne!... Et la dame de cœur! (Même jeu.) Le roi et la vole, trois; et un, ça fait quatre; je joue pour un!

BERNARD

Le père Bouluche en met un temps pour nous apporter notre galette!

LASSOUCHE-FORVILLE

Il a bien dû la recevoir, pourtant...

BERNARD

Je te crois... Depuis quinze jours que nous avons écrit en France !...

HARTMANN, chantant.

Kom Caroline!... Kom Caroline!... Dis donc?

CAPONI

Quoi?

HARTMANN

Il me semble que Bernard doit déjà sentir le fer de la tondeuse sur sa tête!... Ha! ha!... (Il bat les cartes.) Coupe!... (Caponi coupe. Hartmann donne. Il retourne une carte.) L'as de carreau !...

CAPONI

La dame d'atout!...

(Le lieutenant Lenoir apparaît au fond, à droite.)

HARTMANN, riant.

Le roi!... J'ai gagné!... (Caponi jette son jeu

avec dépit et se lève.) Qu'est-ce que tu veux, mon vieux? C'est pas de ma faute, si j'ai de la veine! Et puis, tu sais, il vaut mieux que ce soit Bernard qui passe au tourniquet.

CAPONI

Peut-être... mais la prochaine fois, ce sera le tour de Quesnort.

HARTMANN

Entendu! (Le lieutenant fait craquer une allumette pour allumer une cigarette. Au bruit, Hartmann tourne la tête et l'aperçoit.) Paix! le lieutenant! (Le lieutenant s'en va à gauche, et disparaît.) Bah! Il s'en va!... Ah! je vais prendre le commandement du peloton et tu vas voir si ça va barder!... (Appelant.) Caporal Foubert! (Le caporal sort du marabout.) Faites préparer les hommes pour le bal!...

LE CAPORAL, passant devant les tombeaux.

Les hommes punis de prison!... En tenue pour le peloton de punition! Bernard! Lassouche-Forville! Dépêchons-nous! (Bas.) Vous trouverez un grand bidon d'eau derrière le

marabout. (Haut.) Cambrin! Quesnort!... (Ils sortent de leurs tombeaux.) Allons! dépêchons-nous! Au bal! Au bal! (Bas.) Vous trouverez un grand bidon d'eau derrière le marabout!... Ne vous laissez pas prendre!...

QUESNORT

Non. Merci, caporal!

(Ils disparaissent derrière le marabout.)

HARTMANN, sortant du gourbi, où Caponi vient de rentrer.

Eh bien, caporal, les hommes sont prêts?... Il est l'heure!... (A Caponi.) Entends-tu, hein, mon vieux? C'est toi le témoin... et le témoin consciencieux!...

CAPONI

Oui, oui, va tranquille. T'inquiète pas. Je reste là à te faire un second pernod et à me rincer l'œil pendant que tu mènes la danse. Te presse pas... Prends ton temps... Va piano!...

LE CAPORAL

Les voici, sergent.

(Les quatre hommes arrivent, chargés de sacs très hauts, le fusil à la main. Ils se rangent perpendiculairement à la rampe. Bernard le premier à droite.)

HARTMANN

Garde à vos! A droite, alignement! Fixe! (Les mouvements s'exécutent.) Portez... armes! (Il passe derrière les hommes et soupèse les sacs.) Il faut que vous ayez le poids réglementaire sur le dos, mes gaillards!

CAMBRIN

Trente-cinq kilos sur le rable!... Si c'est pas honteux!...

QUESNORT

Il y a de quoi faire crever un chameau!...

HARTMANN

Bah! Ce n'est pas trop pour un camisard!

Vous avez bien fait de ne pas essayer de tricher, cette fois-ci! J'ai l'œil, moi!....

(Il passe devant.)

CAMBRIN

T'en as un œil!

QUESNORT

Tu parles, Charles!

BERNARD

J'ai la fièvre... Je n'en peux plus...

HARTMANN

Quesnort! la main gauche à plat!

QUESNORT

Ah! salut!

HARTMANN

Bernard, ouvrez la crosse!... Voulez-vous ouvrir la crosse, bougre d'abruti!... (Bernard

murmure.) Quoi?... Qu'est-ce que vous dites? Tâchez de fermer votre bouche!... Cambrin! Allongez le doigt sous la gâchette?

CAMBRIN

J'aimerais mieux t'allonger les oreilles!...

HARTMANN

Oui?... Eh! bien, c'est moi que je vous allonge quatre jours! Et vous verrez le motif!... Je vais vous apprendre à manœuvrer, tas de clampins!... Arme sur l'épaule... droite!... (Le mouvement s'exécute.) Bernard, appuyez sur la crosse! Le bout du canon à gauche!... (S'approchant de Bernard.) Est-ce que vous ne m'entendez pas, espèce d'idiot!... J'vais vous en foutre du maniement d'armes exécuté en pompiers!... Portez... armes!... (Bernard manœuvre mollement.) Bernard! Est-ce que vous vous fichez de ma tête!... Est-ce que c'est du coton que vous avez dans les bras, hein?

BERNARD

Sergent, je suis à bout de forces...

HARTMANN, riant.

Oui?... Je vais vous remettre!... Arme sur l'épaule... droite!... Lassouche-Forville, le coude au corps!... Le coude au corps!... (Il va indiquer le mouvement.) Quesnort, baissez la crosse!...

CAMBRIN

Oui, la grosse!

HARTMANN

Bernard, inclinez l'arme à gauche... A gauche! idiot! A gauche!... (Bernard chancelle.) Est-ce que vous vous foutez de moi?

LASSOUCHE-FORVILLE

Sauvage que vous êtes! Vous ne voyez donc pas qu'il ne tient plus debout?

HARTMANN, furieux.

Qui est-ce qui vous demande l'heure qu'il est, à vous? Vous aurez quatre jours!... (Murmures, cris.) Silence! Nom de Dieu!... Qu'est-ce que c'est que ça, donc?... Je vais... Bernard,

tenez-vous droit !... Cambrin, l'œil à quinze pas devant vous !... Par le flanc droit... droite !... En avant... marche !...

QUESNORT

Un bal sans gonzesses, mince de rigolade !

(Les hommes se mettent en marche pour tourner sur la piste.)

CAPONI, sortant du gourbi, comme Hartmann s'approche.

Tu le tiens !... Deux minutes de pas gymnastique, et ça y est !

HARTMANN, ricanant.

Et dans trois semaines, on sera à Tunis.

CAPONI

Ce qu'on va s'en payer une bosse !... A la tienne !...

(Ils boivent.)

CAMBRIN

C'est toujours nous les invités, à ce bal-là...

HARTMANN

Et Bernard aux Têtes de veau! C'est ça le plus chouette!... Attends un peu, tu vas voir!... (Aux hommes qui passent sur la piste.) Portez... armes! (Ils font le mouvement.) Pas gymnastique...

QUESNORT

Quoi! On n'est pas des chevaux de bois!...

HARTMANN

Marche!... (Les hommes se mettent à courir. Bernard reste en arrière.) Bernard, voulez-vous suivre!

CAMBRIN

C'est le chemin de fer de ceinture!...

(Bernard chancelle.)

HARTMANN

En avant! Nom de Dieu! Pas gymnastique!... Entendez-vous? (Il se met à suivre Bernard.) Pas gymnastique, espèce de rossard!... En avant!...

(Bernard fait quelques pas, et tombe.)

CAPONI

Halte!...

(Il fait ranger les trois hommes au fond, face à la rampe.)

HARTMANN, à Bernard.

Nom de nom!... Avez-vous fini de jouer cette comédie-là? Debout! (Bernard essaye de se relever. Venant près de Bernard.) Fusilier Bernard, je vous donne l'ordre de vous lever et de reprendre le pas gymnastique.

BERNARD, d'une voix étranglée.

Je... je... ne... peux pas...

HARTMANN

Fusilier Bernard, pour la deuxième fois, je vous donne l'ordre de reprendre le pas gymnastique!...

(Bernard essaye de se lever et retombe.)

BERNARD

Je ne peux pas...

HARTMANN

Caporal Foubert, envoyez-moi un livret par un homme de garde... Lecreux, par exemple!... (Le sergent Caponi s'approche.) Le devoir avant tout!... Il ne faut pas transiger avec la discipline!

LECREUX, arrivant.

Voici le livret, sergent.

QUESNORT, lui donnant un coup de pied.

Bourrique!

HARTMANN, ouvrant le livret, bas à Caponi.

Ce bon Code!... Cet excellent Code militaire!... Il s'ouvre tout seul à la page!...

CAPONI, ricanant.

Il a l'habitude!...

HARTMANN, haut, lisant.

« *Refus d'obéissance en temps de paix, pendant le service, ou à l'occasion du service* :

deux ans à cinq ans de travaux publics. » (Il rend le livret à Lecreux.) Bernard, vous avez entendu la lecture du Code, prescrite par les règlements... Pour la troisième fois, je vous donne l'ordre formel de reprendre le pas gymnastique.

BERNARD, prostré, à voix basse.

Je... je... ne... refuse pas.

HARTMANN, feignant d'écouter avec attention.

Vous dites que vous refusez ! Bon ! Vous avez entendu, sergent Caponi ?

CAPONI

Oui, j'ai entendu.

HARTMANN, à Lecreux.

Vous avez entendu, fusilier Lecreux ?

LECREUX

Oui, sergent !...

CAMBRIN

Bourrique !... Vendu !..

LES HOMMES, sourdement.

Hou!... hou!...

HARTMANN, à Caponi et à Lecreux.

Vous serez mes deux témoins. (Au caporal Foubert.) Caporal! faites désarmer le fusilier Bernard; il est en prévention de Conseil de guerre!

CAMBRIN, hurlant et avançant.

Nom de Dieu!... C'est dégoûtant!... C'est honteux!

LASSOUCHE-FORVILLE, même jeu.

Il n'a pas refusé! C'est ignoble!...

QUESNORT, même jeu.

Non! non! Vous êtes des bandits!...

HARTMANN, furieux et revolver au poing.

Vous, un mot de plus, et je vous fais ficeler comme des saucissons! Et j'vous colle le bâillon!. .

CAPONI, arrivant rapidement, aussi revolver au poing, et faisant reculer les disciplinaires, qui reprennent leur position.

Vous ronchonnerez quand j'vous aurai passé une chaussette russe dans les dents !... Vous êtes trop bien ici, hein ! Le terrain est trop doux ! C'est sans doute pour ça que vous grognez !

HARTMANN

Oui, c'est pour ça !... Bon !... Je vais vous mener à l'autre bout du ravin, sur les cailloux. (A Caponi tandis que Lecreux, aidé du caporal, enlève le sac et les armes de Bernard.) Eh ! bien, ça y est ! Le truc a réussi ! Mince de rigolade à Tunis ! (Aux hommes du peloton.) Portez... armes ! Demi-tour à gauche... gauche !... En avant ! marche ! (Ils marchent jusqu'au fond, suivis par Hartmann.) Du nerf !... Une ! Deux !...

(Ils disparaissent tous derrière le marabout.)

LE CAPORAL, arrivant avec un bidon.

Sergent Caponi, peut-on donner un peu d'eau à Bernard ?...

CAPONI, ricanant et allumant une cigarette.

Certainement! Maintenant qu'il est en prévention de Conseil de guerre!

(Le caporal donne le bidon à Bernard, qui boit avidement, tandis que Lecreux emporte le sac et les armes de Bernard dans le marabout.)

LE CAPORAL, à Bernard.

Buvez, Bernard. Là... doucement, doucement!... Vous vous trouvez mieux, maintenant?

BERNARD, se levant.

Oui, mais... (Avec horreur.) Le Conseil de guerre!... Je suis perdu! Je suis perdu!...

LECREUX, doucereux.

Ce sera sans doute le minimum... deux ans seulement.

BERNARD, furieux.

Misérable!...

(Poncier, de faction à la porte, porte les armes.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE CAPITAINE COMMANDANT,
LE CAPITAINE EN SECOND,
LE LIEUTENANT LENOIR

LE CAPITAINE-COMMANDANT, entrant, au factionnaire.

Repos! (Au capitaine en second.) Vous voyez, capitaine, que je n'hésite pas à me rendre compte des choses par moi-même. Le lieutenant Lenoir nous a dit que les hommes se plaignent de certains faits qui se passent au « Ravin »; qu'ils souffrent de brutalités injustifiables; que les gradés abusent de leur autorité... Jusqu'à plus ample informé, je crois qu'il n'y a là que des exagérations; mais enfin, nous allons voir... Lieutenant, nous allons voir!... Voulez-vous, Messieurs, que nous interrogions le sergent Caponi pour commencer?

LE CAPITAINE EN SECOND

C'est cela, interrogez le sergent Caponi, mon capitaine.

LE CAPITAINE, au sergent Caponi qui salue.

Sergent, est-ce que tout ce qui se passe ici est conforme aux règlements?

CAPONI

Oui, mon capitaine.

LE CAPITAINE, après un regard satisfait au capitaine en second.

Combien d'hommes punis avez-vous ici, sergent?

CAPONI

Douze, mon capitaine, dont huit aux fers.

LE CAPITAINE, au sergent.

Ils sont tous au régime réglementaire, n'est-ce pas? Une soupe tous les deux jours, un litre d'eau tous les matins?

CAPONI

Parfaitement, mon capitaine.

LE CAPITAINE EN SECOND

C'est le règlement.

CAPONI

Il y a aussi trois hommes punis de prison. Ils sont au bal... heuh! au peloton de chasse, à côté.

LE CAPITAINE

Vous voyez, Messieurs, tout se passe le plus correctement du monde. Je n'avais, d'ailleurs, aucun doute là-dessus; mais je voulais contenter le lieutenant Lenoir. Il est un peu jeune, un peu sentimental. Le régime des Compagnies de Discipline est dur, c'est certain. Mais de deux choses l'une : il faut que Biribi soit sévère, impitoyable comme il l'est, ou bien qu'il cesse d'exister...

LE CAPITAINE EN SECOND

Le supprimer! Et la discipline?... Sans Biribi, pas de discipline; sans discipline, pas d'armée.

LE CAPITAINE

Evidemment, évidemment.

LE CAPITAINE EN SECOND

Le maréchal Ney l'a dit : « La discipline, c'est la peur. »

LENOIR, avisant Bernard.

Sergent, qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

CAPONI

C'est le fusilier Bernard, mon lieutenant.

LENOIR

Je le sais bien. Mais qu'est-ce qu'il a fait!

CAPONI

Il vient d'être mis en prévention de Conseil de guerre, mon lieutenant.

LE CAPITAINE

Ah !... Pourquoi?

CAPONI

Pour refus d'obéissance, mon capitaine.

LE CAPITAINE EN SECOND

Diable !...

LE CAPITAINE, faisant signe à Bernard d'approcher.

Fusilier Bernard, vous avez refusé l'obéissance à votre supérieur?

BERNARD

Mon capitaine, je n'ai pas refusé...

LE CAPITAINE

Comment! Vous osez dire... vous n'avez pas... (Au sergent.) Sergent Caponi, est-ce à vous que le fusilier Bernard a refusé d'obéir?

CAPONI

Non, mon capitaine. C'est au sergent Hartmann.

LE CAPITAINE

Où est le sergent Hartmann?

CAPONI, étendant le bras.

Là, mon capitaine. (Il se dirige au fond, à droite.) Hartmann, viens un peu! Le capitaine te demande.

LE CAPITAINE

Oui, qu'il vienne. (Au capitaine en second et au lieutenant.) Il faut éclaircir cette affaire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE SERGENT HARTMANN

LE CAPITAINE, au sergent Hartmann qui salue.

Sergent Hartmann, c'est à vous que le fusilier Bernard a refusé d'obéir?

HARTMANN

Oui, mon capitaine. Je commandais le peloton de punition; Bernard a refusé de marcher au pas gymnastique.

LE CAPITAINE

Le Code militaire est formel à ce sujet: de deux à cinq ans de Travaux Publics. Vous lui avez lu le Code, j'espère?

HARTMANN

Oui, mon capitaine. Et je lui ai réitéré l'ordre trois fois.

LE CAPITAINE, à Bernard.

Vous entendez, Bernard?

BERNARD

Je n'ai pas refusé, mon capitaine... je ne pouvais plus...

LE CAPITAINE

Encore!... Taisez-vous!

LE CAPITAINE EN SECOND, à Hartmann.

Vous avez pris des témoins, sergent? Quels sont-ils?

HARTMANN

Le sergent Caponi et le fusilier Lecreux, mon capitaine.

LE CAPITAINE

Sergent Caponi, vous avez entendu Bernard refuser l'obéissance au sergent Hartmann?

CAPONI

Oui, mon capitaine.

LE CAPITAINE

Et vous, Lecreux?

LECREUX, saluant.

Oui, mon capitaine.

LE CAPITAINE

Vous voyez, fusilier Bernard... Voilà des témoignages irréfutables.

BERNARD

Mon capitaine, écoutez-moi, je vous en supplie... je vous assure que je ne pouvais plus...

LE CAPITAINE

Quoi? malgré les affirmations... vous prétendez...

HARTMANN, marchant sur Bernard.

Mais avouez donc! Cela vaudra mieux pour vous... voyons... N'est-ce pas, que vous vous êtes fichu de moi tout à l'heure?... Que vous m'avez refusé l'obéissance?...

BERNARD, avec énergie.

Ce n'est pas vrai!

HARTMANN, près de Bernard.

Comment! Ce n'est pas vrai? Vous osez soutenir...

BERNARD, avec énergie.

Non, ce n'est pas vrai!... Je n'ai pas refusé!...

HARTMANN, furieux.

Vous mentez!... Vous mentez!... Voyons...

BERNARD

Non, je ne mens pas!... Vous le savez bien.

HARTMANN, hors de lui.

Vous mentez!

LENOIR, froidement.

C'est vous qui mentez, sergent!...

HARTMANN, reculant.

Mon lieutenant...

LE CAPITAINE EN SECOND

Je vous en prie, lieutenant, pas d'histoires... pas d'histoires...

(Hartmann fait un geste violent de protestation. A partir de ce moment, les hommes qui étaient partis, au début de l'acte, reviennent avec des outils et se groupent curieusement à l'entrée du Ravin, près de la sentinelle.)

LENOIR

Sergent, il y a quelques instants, vous étiez sous le gourbi?

HARTMANN

En effet, mon lieutenant.

LENOIR

Avec le sergent Caponi?

HARTMANN

Avec le sergent Caponi.

LENOIR

Vous y jouiez aux cartes... à l'écarté?...

HARTMANN

Oui, mon lieutenant, pour passer le temps.

LENOIR

Et me direz-vous quel était l'enjeu de votre partie?

HARTMANN, qui se trouble.

Mais, mon lieutenant...

LENOIR

Répondez! Mais répondez donc...

HARTMANN

Nous jouions, simplement...

LENOIR

Vous jouiez simplement la tête de Bernard contre celle de Quesnort.

HARTMANN

Je vous jure, mon lieutenant...

LENOIR

Je vous défends de jurer!

HARTMANN, balbutiant.

Je vous jure...

LENOIR

Regardez-moi!... Regardez-moi donc dans les yeux... (Hartmann détourne la tête.) Vous jouiez la liberté, la vie d'un de vos hommes!... Et tout ça, tout ça, pour aller passer quelques semaines à Tunis, faire la noce avec des filles!...

CAPONI

Mon lieutenant, je vous assure...

LENOIR, se tournant vers lui.

Ah! ne niez pas!... j'ai tout entendu!...

LE CAPITAINE

Ah!

LE CAPITAINE EN SECOND

Ah!...

LE CAPITAINE

Sergent Hartmann, nous ne pouvons mettre en doute l'accusation du lieutenant Lenoir contre vous... D'ailleurs, votre attitude...

HARTMANN, tremblant.

Mon capitaine... j'ai eu tort... mais...

LE CAPITAINE

Assez!... Ainsi, sergent Hartmann, vous avez porté une accusation fausse. (Silence d'Hartmann.) Et vous, sergent Caponi, vous avez porté un faux témoignage. (Silence de Caponi.) Votre silence est un aveu. (A Lecreux.) Et vous aussi, fusilier Lecreux, vous avez porté un faux témoignage.

LECREUX, doucereux.

Mon capitaine, j'ai cru...

LE CAPITAINE, fortement.

Taisez vous! Vous êtes un menteur, un hypocrite, un traître à vos camarades! Je

vous mets quinze jours de prison, dont huit jours de fers! Et je les ferai porter à soixante jours! Rompez! (Lecreux s'en va, disparaît à droite. Les disciplinaires descendent.) Quant à vous, sergents Hartmann et Caponi, je ne veux pas vous parler devant les hommes, mais j'aurai quelque chose à vous dire tout à l'heure. Remontez au camp!

(Hartmann et Caponi, la tête basse, sortent à gauche. — Au moment où ils passent près des hommes massés à la porte, on entend des cris.)

LES HOMMES, à la porte.

Hou!... Hou... A bas les chaouchs!... Hou!...

LE CAPITAINE

Silence, vous autres! (Se tournant vers le lieutenant.) Lieutenant, inutile d'épiloguer sur ce petit incident, n'est-ce pas?...

LENOIR

Mais, mon capitaine...

LE CAPITAINE

Ah!... pas d'histoires... pas d'histoires... C'est une faute grave qu'ont commise les

sous-officiers: Une faute grave ! Seulement... Seulement, elle ne prouve rien contre le système disciplinaire. La meilleure institution a ses abus; les Compagnies de Discipline n'échappent pas à cette règle... (A Bernard.) Fusilier Bernard, tout ce qui vient d'arriver, c'est de votre faute... Oui, je sais bien ce qu'on pourrait dire pour vous disculper... Néanmoins, c'est de votre faute... Je vous inflige donc quinze jours de prison pour... vous verrez le motif, demain, au rapport. Rompez! (Bernard s'en va.) Caporal! (Le caporal Foubert s'approche.) Puisque les sous-officiers sont partis, c'est vous qui prenez le commandement.

LE CAPORAL

Bien, mon capitaine.

LE CAPITAINE, montrant les hommes qui sont à la porte.

Les hommes qui sont ici vont préparer tout le matériel qui se trouve au « Ravin » pour le départ de la compagnie dans trois jours pour le sud. Veillez à ce qu'ils travaillent ferme !

LE CAPORAL

Oui, mon capitaine.

(Les hommes entrent sous la conduite du sergent Beaugrain).

LE SERGENT BEAUGRAIN

En avant, par ici! vous autres!

LE CAPITAINE, au capitaine en second et au lieutenant.

Messieurs, nous pouvons remonter au camp. (Au lieutenant, tandis qu'ils sortent.) Je vous en prie, lieutenant, pas d'histoires... pas d'histoires.

LENOIR

Le meilleur moyen d'éviter les histoires, mon capitaine, serait de mettre un terme à la barbarie d'un système qui démoralise aussi bien ceux qui l'appliquent que ceux qui en sont victimes.

LE CAPITAINE, riant.

Supprimer tous les moyens de répression, n'est-ce pas? lieutenant! Faire appel au sens

moral des Camisards! Les faire diriger par des missionnaires!... Ah! ah!... la plaisanterie n'est pas mauvaise!... Vous êtes bien jeune, lieutenant!...

LE CAPITAINE EN SECOND

C'est un humanitaire!...

LE CAPITAINE, riant.

Parions que vous êtes pour l'abolition de la peine de mort.

LENOIR

Oui, mon capitaine. Mais je trouve qu'il est plus urgent de supprimer Biribi.

LE CAPITAINE

Il est réellement très jeune!...

LE CAPITAINE EN SECOND, d'un ton convaincu.

Vous êtes un peu jeune, lieutenant!...

(Les officiers sortent.)

LE CAPORAL

Dépêchons, vous autres.

BEAUGRAIN, désignant des hommes.

Allons, par ici... derrière le marabout!...

(Il sort avec eux.)

SCÈNE VII

BERNARD, DE LASSOUCHE-FORVILLE, QUESNORT, PONCIER, LECREUX, LETERTRE, TRINQUART, CAPORAL FOUBERT, FREY, PALET, JEANFOIN, DISCIPLINAIRES

(Ils se mettent au travail.)

JEANFOIN, s'avançant vers Bernard.

Alors, mon pauvre vieux, ces canailles de Hartmann et de Caponi voulaient te faire passer à la mécanique?... (Bernard fait un signe affirmatif.) On nous a dit ça, là-haut!

LASSOUCHE-FORVILLE

Refus d'obéissance au peloton de punition! Toujours la même infamie.

PALET, faiblement.

Oui, quand on est exténué par les fatigues et les privations! Moi, je le sens, je ne tiens plus qu'à un fil...

BERNARD, sourdement.

Moi aussi, je sens mes forces me quitter. Près de deux ans que je vis dans cet enfer! Ah! si je ne trouve pas le moyen de partir d'ici...

JEANFOIN, bas.

Et cette galette que tu devais te faire envoyer?

BERNARD, même jeu.

Je l'attends d'un instant à l'autre. Le père Bouluche doit l'avoir reçue à l'heure qu'il est...

JEANFOIN

C'est long à venir, tout de même.

LASSOUCHE-FORVILLE

Ah ! dame ! Ça ne va pas tout seul ! Comme nous n'avons pas le droit de recevoir quoi que ce soit nous-mêmes, il faut employer des intermédiaires... et le père Bouluche ne peut pas venir ici comme il voudrait. Il faut qu'il attende d'avoir une commission pour les chaouchs.

TRINQUART

Des mercantis... des filous comme le père Bouluche...

JEANFOIN

Bouluche n'est pas un filou ! Y a plus de quinze ans que je le connais. Il a ses p'tits crimes sur la conscience, bien sûr, comme tous les mercantis de par ici ; il est en surveillance, il est forcé d'habiter le pays ; faut bien qu'il vive... mais c'est pas un type à barbotter un homme qu'est dans la peine ; y

prend sa commission, et pis v'là tout. S'il reçoit de l'argent pour vous, vous l'aurez.

LASSOUCHE-FORVILLE

Oui, mais quand? Moi aussi, j'ai fait envoyer de l'argent à son nom. Il nous avait promis de passer là-haut pour nous faire signe. Voilà déjà trois jours que je le guette.

QUESNORT, ricanant.

Vous m'faites rigoler! Vous en avez du fiel, d'vous figurer que vos parents et vos copains pensent encore à vous! Quand on est à Biribi, on est comme mort et enterré. On serait au Champ de Navets, qu'ça serait pas pire... Ici, on est perdu, que j'vous dis!...

(Il se met à aider des hommes qui poussent des pierres, au second plan à gauche.)

PALET, à l'écart, à droite.

Perdu!... Perdu!... Oui, c'est bien vrai c'qu'il dit... On est perdu!... Et pourquoi!... Parce qu'on avait écrit : « Vive la sociale! » sur un mur de la caserne, et qu'un sergent qui m'en voulait a dit que c'était moi... et

c'était pas moi!... Oui, j'suis perdu, j'le sens!... Je r'verrai plus jamais le pays... le vieux, la pauvre vieille... Mourir ici!... si loin!... si loin d'eux tous!... (Il tire une lettre de sa poche et lit.) *Le père se fait bien vieux; moi, ça va encore... Je prie chaque jour le bon Dieu pour que tu reviennes bien vite... mon pauvre petit François... Pense bien à nous... Je t'embrasse comme je t'aime... Ta vieille mère...* » (Il éclate en sanglots et se cache la tête dans les mains.) Oh! mon Dieu!... maman!... maman!...

LES HOMMES, se retournant.

Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

QUESNORT

C'est Palet qui chiale!...

LE SERGENT BEAUGRAIN, entrant.

Qui est-ce qui fait ce potin-là, bon Dieu?...

JEANFOIN

C'est Palet qui pleure!...

BEAUGRAIN

Encore! En v'là une fontaine Wallace!... Muselez-le une bonne fois, posez-lui des bouchons de carafe et qu'il nous fiche la paix!...

JEANFOIN

Allons, mon vieux Beaugrain, gueule pas tant!... on sait bien qu't'es pas méchant!... Tu ferais pas d'mal à un lion...

BEAUGRAIN

Jeanfoin, n'ayez pas un air d'en avoir deux!... ou je vous fourre dedans, vous et Palet!...

JEANFOIN

Moi, je m'en bats l'œil, mais Palet, c'est mon pays. Je l'ai connu tout gosse, là-bas, au patelin, et je l'ai retrouvé ici. C'est à moi qu'il doit de ne pas être mort; alors, je le défends, même contre toi, pied-de-banc de mon cœur. Si tu as Palet dans le nez, mouche-toi, mais fous-nous la paix.

BEAUGRAIN

Ah! c'est comme ça? Je vous colle quatre jours, à vous et à Palet!...

JEANFOIN

Quatre jours! Mais j'en ai jusqu'à perpète des quatre jours, mon vieux!... On voit que t'es nouveau ici; tu me connais pas. Écoute voir : j'ai quarante-neuf ans, et j'ai pas encore fini mon premier congé. Tiens, regarde : « Pas de chance », c'est mon nom. Je l'ai écrit là, sur mon front. (Il soulève son képi.) Et mes états de service, tiens, les v'là! En 76, Conseil de guerre : dix ans de Travaux publics... En 84, renvoyé dans un régiment... En 86, aux Compagnies de Discipline... En 87, Travaux publics : cinq ans... En 89, re-Compagnies de Discipline... En 94, Conseil de guerre, condamnation à mort : relevé à dix ans de Travaux publics... En 1902, renvoyé aux Compagnies de Discipline... Vingt-neuf ans de bagne, et vingt que j'avais... Quarante-neuf!... Et je t'emmerde!...

BEAUGRAIN, furieux.

Jeanfoin, vous aurez quatre jours, et je vous les ferai porter à quinze de cellule, dont huit de fers!...

JEANFOIN

Ça fera quarante-neuf ans et quinze jours, ma vieille!... Toute ma vie, quoi! Les Caponi, les Hartmann, ont eu ma jeunesse, les Beaugrain auront ma vieillesse!... (A Bernard.) Tu m'as proposé de déserter avec toi. (A Lassouche-Forville.) Toi aussi. Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse dans l'existence, à présent? Regardez donc ce qu'ils ont fait de moi! Jetez un coup d'œil sur ma carcasse; c'est écrit dessus, que j'ai été à Biribi!... Quel est le patron, quelle est la femme qui voudraient de moi?... J'suis foutu... Vous ne voyez donc pas que je suis foutu?... Ils m'ont déjà tué, que je vous dis!

QUESNORT

Y a de quoi devenir louftingue!...

TRINQUART

Demande ça à Letertre. (Appelant.) Hé! Letertre!... Y a Quesnort qui veut te demander un renseignement!... N'est-ce pas que t'es fou?

LETERTRE, d'un air hébété.

Fou?... Bien sûr que non, que j'suis pas fou, puisque l'major m'a dit que j'suis pas fou! Hi! hi! hi!

TRINQUART

Mais si, mon pauvre vieux, t'es fou à enfermer à Charenton!... T'es loufoque, t'es maboul, j'te dis...

LETERTRE, riant.

Non... non... non... J'suis pas fou. Le major, qu'est pas fou, m'a dit que j'suis pas fou. J'suis pas fou.

TRINQUART, le secouant.

Rappelle-toi un peu... Tu ne te souviens

Dessin de B. NAUDIN (*Assiette au Beurre*).

JEANFOIN. — Vingt-neuf ans de bagne et vingt que j'avais... quarante-neuf... et je t'emmerde.

pas, que tu étais fou quand on t'a remonté du silo, il y a quinze ans de ça?

LETERTRE, tremblant.

Ah! oui! j'étais fou!

TRINQUART

Et tu l'es toujours resté depuis!...

LETERTRE, hébété.

Ah! oui, toujours... Ça, c'est vrai.

TRINQUART

Alors, tu vois bien que t'es fou maintenant!...

LETERTRE, tout bas, effrayé.

Oui, oui, mais faut pas le dire... On me remettrait aux fers...

(Il se sauve au fond à droite, en tremblant.)

TRINQUART

Ce pauvre Letertre, tout de même!...

CAMBRIN

C'est pas le seul qui est devenu fou ici!...

BERNARD

Ah! les fers, la faim, la soif, la folie! C'est donc nécessaire, tout ça?

JEANFOIN, avançant vivement, terrible.

Oui! c'est nécessaire aux propriétaires!... (Rires.) Bien sûr!... C'est parce que nous n'avons pas été les bons chiens de garde de la propriété que nous sommes ici. C'est pour ça!... Et puis... (Plus bas.) Et puis, j'vas vous dire : si on peut faire ça, c'qu'on fait ici, c'est parce que les femmes le laissent faire; parce que nos mères, là-bas, en France, ne se révoltent pas!... Si elles levaient simplement le bout de leur petit doigt!... Mais y a pas de danger! Elles pensent pas à ça!... Les femmes de

France ne pensent qu'à leurs frusques... Alors... alors, moi, si jamais je revenais en France, à Paris... j'foutrais le feu à une tôle de rupin... j'tordrais l'cou aux femmes... Et puis, j'prendrais une jeune fille, une belle, une de la haute... j'lui arracherais le cœur... et je l'mangerais pour savoir à quoi ça pense, une femelle!...

BERNARD, sourdement.

Des monstres, en haut et en bas!...

LASSOUCHE-FORVILLE

Des monstres qui produisent des monstres.

CAMBRIN, frappant sur l'épaule de Bernard et lui désignant un homme qui fait des signes sur le sentier à droite en dehors du ravin.

Bernard! regarde donc Bouluche, là-haut!

(Bernard regarde et tressaute.)

JEANFOIN

On va vous laisser. C'est Poncier qui est de

faction, c'est un bon zigue. Il fermera les yeux. Venez, vous autres. (Il fait signe à Bouluche de venir. Aux hommes :) Venez, vous autres.

(Ils sortent à droite.)

LASSOUCHE-FORVILLE, après avoir hésité, à Bernard.

Ce n'est pas la peine que je reste. Arrange pour le mieux avec Bouluche et prends mon argent.

(Bernard fait un signe affirmatif. Lassouche-Forville disparaît au fond.)

SCÈNE VIII

BERNARD, BOULUCHE, puis JEANFOIN, et LASSOUCHE-FORVILLE.

BOULUCHE, se glissant dans le Ravin avec de grandes précautions et atteignant Bernard, qui lui fait signe de venir.

Me v'là, me v'là, M'sieu Bernard. Comment que ça va? Dites donc, ça tombe à pic que tout soit sens dessus dessous à la Compagnie,

rapport à ce départ pour le sud! Comme ça, j'ai pu me faufiler ici!...

BERNARD, anxieux.

Est-ce que...?

BOULUCHE, même jeu.

Autrement, il aurait fallu que vous veniez jusqu'à ma cambuse... la nuit... et, dame, on n'est jamais sûr des sentinelles... une balle est vite attrapée...

(Il se dissimule derrière le parapet.)

BERNARD

Est-ce que vous avez...?

BOULUCHE, ricanant.

La grande question, hein?... Ah! ah! ce qu'on en a une confiance dans c'pauvre père Bouluche!... C'qu'on a dit des fois qu'c'était un vieux filou et une vieille crapule! et qu'il allait ratiboiser le pognon! Ah! je vous

connais, allez, tas d'sans cœur que vous êtes! Et ça n'empêche pas que l'pauvre père Bouluche est toujours là, prêt à risquer le diable et son train pour vous faire plaisir... Ah! c'qu'il les aime, ses Camisards!...

BERNARD, impatienté.

Enfin, oui ou non, avez-vous reçu l'argent?

BOULUCHE

Gros malin, va!... Est-ce que je serais ici, sans ça?... J'ai reçu mille balles pour vous et deux mille pour Monsieur de Lassouche-Forville...Y a de quoi faire... (Remettant deux lettres à Bernard.) V'là les lettres où que les fafiots étaient enveloppés; trois lignes d'un « ami sincère » pour Monsieur de Lassouche-Forville, et une gentille babillarde pour vous...

(Le jour baisse.)

BERNARD, lisant la lettre.

Alice... C'est d'Alice... Ma petite Alice...

BOULUCHE

Ah! elle est bien charmante, c'te petite demoiselle-là! C'qu'elle a l'air de prendre soin de vous!...

BERNARD, serrant les lettres.

Et les trois mille francs?...

BOULUCHE

Les trois mille francs?... Eh bien! ils n'ont pas fait des petits; c'est le contraire. Y z'ont un peu fondu dans la poche au père Bouluche... Y z'ont fondu de cinq cents balles, quoi!... C'est-y trop?

BERNARD

Non, non; vous courez des risques...

BOULUCHE

C'est pas tant les risques, M'sieu Bernard; c'est le préjudice moral. Vous qu'êtes un

homme instruit, vous devez comprendre c'que j'veux dire... Enfin, v'là les fafiots. (Remettant les billets.) Comptez voir! (Bernard compte.) Vous n'en trouverez pas plus, pour sûr! Seulement, tous bons... Pas d'imitation. Ici, les ressources de la civilisation nous manquent, pour ces p'tits trucs-là...

BERNARD, lui serrant la main.

Merci, Bouluche. Cet argent-là arrive à temps. Tout à l'heure, j'ai été mis en prévention de Conseil de guerre et si un hasard ne m'avait pas sauvé...

BOULUCHE

Il ne faut pas se fier au hasard... Quand on peut... la fille de l'air... Y a que ça!... Et tout de suite! Ce soir! Et puis, tenez, je vous ai apporté une musette... quelques provisions pour la route. Dans ce pays-ci...

BERNARD, prenant le sac.

Merci. Et les relais?... Avez-vous pensé aux relais?

BOULUCHE

Il y a de quoi aller jusqu'à Souk-el-Kleta. J'ai prévenu mon ami Turbino, le mercanti... Pour les frusques, vous trouverez des burnous au tournant de l'oued, sous une grosse pierre. Rappelez-vous! N'essayez pas de vous faire la paire à Tunis ou à la Goulette, en passant. Vous seriez repincés. Faites comme je vous dis. N'attendez pas!... (On entend une sonnerie de clairon.) La breloque! Je m'trotte!... Si on me voyait... Et pas d'au revoir!...

(Il se glisse rapidement hors du Ravin. Le jour baisse encore. On entend la voix du caporal Foubert qui donne des ordres dans le fond.)

BERNARD, regardant les billets.

Il y a la liberté dans ces papiers-là!... La liberté!...

(Il entend un bruit de pas derrière lui, il se retourne en tressaillant.)

LASSOUCHE-FORVILLE, arrivant avec Jeanfoin.

Je viens de voir partir Bouluche. Ça y est?... Tu as l'argent?

BERNARD, lui montrant les billets.

Là!... Là!...

LASSOUCHE-FORVILLE

Enfin!...

BERNARD

Enfin!... Sauter ce mur...

LASSOUCHE-FORVILLE, (Lui montrant le retranchement.)

Et courir! courir!...

BERNARD

Renaître!...

LASSOUCHE-FORVILLE

S'évader, cesser d'être un numéro...

BERNARD

L'indépendance dans la foule!...

LASSOUCHE-FORVILLE

Rentrer dans la vie! S'arracher à la passivité de la brute tourmentée!...

BERNARD

Redevenir un homme!...

LASSOUCHE-FORVILLE

Viens!...

BERNARD

Allons!...

JEANFOIN, s'avançant.

Dites donc, c'est pas tout ça, mes p'tits gars; si vous vous occupiez un peu des choses pratiques?... Voyons, qu'est-ce qu'y vous a apporté dans son sac, l'père Bouluche?

(Ils vont tous trois inventorier la musette.)

LASSOUCHE-FORVILLE

Du pain... des boîtes de conserves...

BERNARD

... Une bouteille de cognac... Des dattes...

JEANFOIN

... Deux paquets de tabac... des souffrantes... Y pense à tout, c'vieux lascar-là!... Un peu plus, y vous aurait apporté des cure-dents... Et pour les frusques?

BERNARD

Bouluche les a cachées...

LASSOUCHE-FORVILLE

Des burnous, au tournant de l'oued, sous une grosse pierre...

JEANFOIN

J'connais l'endroit. (Sifflant.) S'camoufler en Arbis, c'est pas l'rêve. Aurait mieux valu avoir des fringues d'Italgo... Y a tant d'mangeurs de *polenta*, par ici, qu'on s'serait pas douté...

BERNARD, inquiet.

Tu crois?...

LASSOUCHE-FORVILLE, même jeu.

Ça aurait mieux valu?...

JEANFOIN

Probable!... Quand on s'la casse, c'est les Bicos qui sont à craindre. Sous un burnous, y vous r'niflent à trois kilomètres, ces paroissiens-là!... Dame!... vot' peau, ça vaut une journée de député, pour eux... Vingt-cinq balles de prime... mort ou vif.

LASSOUCHE-FORVILLE

Si nous avions su...

JEANFOIN

Bah! ça sera pour une autre fois...

BERNARD, effrayé.

Quoi! est-ce que tu crois...

LASSOUCHE-FORVILLE, même jeu.

... Que nous ne réussirons pas?...

JEANFOIN

Mais si, mais si, mes p'tits gars!... Seulement, y devient temps d'vous esbigner...

LASSOUCHE-FORVILLE

Oui. (Il prend la musette. A Bernard.) Viens!...

BERNARD

Allons!... (Ils serrent les mains de Jeanfoin.) Alors, c'est décidé? Tu ne viens pas?

JEANFOIN, après les avoir regardés un moment.

Mes pauvres vieux! j'ai essayé de m'trotter, six fois, quand j'étais vivant. C'est comme si j'étais clamsé, que j'vous dis!

LASSOUCHE-FORVILLE ET BERNARD

Adieu!

(Ils disparaissent derrière le parapet. Le jour baisse de plus en plus.)

BERNARD, aperçu un instant par-dessus le parapet avec Lassouche-Forville, et faisant un signe d'adieu à Jeanfoin.

Libres!

(Le jour baisse tout à fait.)

JEANFOIN

Libres!... Liberté!... J'y ai cru aussi, moi!... Ah! c'était comme du feu que j'avais là-dedans!... J'ai cru qu'on pouvait se trotter d'ici!... (Sonnerie de clairon pour l'appel, au camp. Continuant.) Ce soir, vous n'répondrez pas à l'appel... Mais gare aux goums qui vous guettent dans la brousse... Vingt-cinq francs par tête... Ils les gagneront cette nuit!... Et demain vous y répondrez, à l'appel, mes petits gas... On n's'évade jamais, d'Biribi!... Jamais!...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

La scène représente une vaste plaine de sable. Montagnes à l'horizon. A gauche, au premier plan, un bouquet de palmiers nains poussant parmi de grosses pierres. A droite au troisième plan, une petite éminence rocheuse avec quelques cactus. Au début de l'acte, il fait presque sombre. La lumière paraît comme les Disciplinaires entrent en scène. Elle augmente progressivement. Les Disciplinaires portent la capote grise. Ils sont presque tous en haillons.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, QUESNORT, TRINQUART,
LASSOUCHE-FORVILLE, JEANFOIN, PALET,
PONCIER, LETERTRE, FREY,
LECREUX, CAMBRIN,
CAPITAINE COMMANDANT, LIEUTENANT LENOIR,
CAPITAINE EN SECOND, LE MÉDECIN MAJOR,
SERGENT HARTMANN, SERGENT CAPONI,
SERGENT BEAUGRAIN, CAPORAL FOUBERT,
UN GRAND NOMBRE DE DISCIPLINAIRES.

(Au lever du rideau, la scène est vide. On entend, assez faible d'abord, mais de plus en plus distinct, un chant de Disciplinaires en marche.)

Savez-vous ce qu'il faut faire
En ce lieu?
Il faut tout voir et se taire,
Nom de Dieu!
Nos chaouchs, qui sont des vaches,
Nous torturent, nous attachent,
Mais sur leur sal'gueule on crache
Quand on peut.

Refrain.

Répétons à l'envi
Ce refrain sans souci :
Vive l'amour et le vin,
La danse, les joyeux festins!
Oui, tout cela reviendra,
Oui, tout cela reviendra
Quand le diable le voudra!...

(Les Disciplinaires arrivent de la gauche vers la fin du refrain. La lumière paraît, augmente. Les hommes marchent débandés, chargés de sacs énormes, portant leurs armes à volonté. Ils appuient rapidement à gauche, c'est-à-dire vers la rampe, de façon à se trouver rangés à peu près sur plusieurs rangs de profondeur, face à droite. Les sous-officiers, ne portant pas le sac et revolver au côté, apparaissent sur le flanc gauche et se portent vivement en avant.

HARTMANN

En avant! en avant!

CAPONI

Pressez le pas, tas de rossards!

(Les hommes paraissent exténués.)

HARTMANN

Levez les pattes, tas de clampins!

CAPONI

Régiment de limaces! Est-ce que c'est du sang de pastèque que vous avez dans les veines?...

BEAUGRAIN

En avant! Vous avez plus de nerf dans le gosier que dans les jarrets, hein?

(Le Capitaine en second, venant rapidement sur le flanc gauche, se porte en avant.)

LE CAPITAINE EN SECOND

Halte!

(Les hommes s'arrêtent. — Du fond à gauche on entend des cris.)

LA VOIX DE LASSOUCHE-FORVILLE

Assez!... Tas de brutes!... Je n'en peux plus!...

LA VOIX DE BERNARD

Assassins!... Bourreaux!... Détachez-moi!...

LE CAPITAINE EN SECOND

Ce sont encore ces déserteurs!...

(Deux mulets apparaissent, à la queue desquels sont attachés Lassouche-Forville et Bernard.)

HARTMANN, se précipitant vers eux.

Avez-vous fini de gueuler, vous?...

LE CAPITAINE EN SECOND, à Hartmann.

Sergent, détachez-moi ces hommes. Ils achèveront l'étape avec leur camarades.

(Hartmann détache Lassouche-Forville et Bernard.)

BERNARD, retournant prendre sa place dans le rang.

Des Peaux-Rouges seraient moins barbares!...

LASSOUCHE-FORVILLE

Tortionnaires!...

(Il suit Bernard.)

LE CAPITAINE EN SECOND

Silence! Le châtiment que vous subissez est d'usage!... Vous êtes tous deux coupables d'une tentative d'évasion à la veille du départ de la Compagnie!... Vous aviez des jambes pour déserter; vous en trouverez pour faire les étapes!... (Commandant.) Garde à vos!... A droite, alignement!...

(Les hommes exécutent le mouvement, se rangent perpendiculairement à la rampe, face à droite. Le dernier rang doit être appuyé à gauche, de façon à laisser comprendre que le reste de la Compagnie est derrière. Le premier rang ne doit pas dépasser le milieu de la scène. Au commandement du capitaine, le sergent Beaugrain et le caporal Foubert se placent au fond, face à la rampe, très peu en avant des hommes. Les sergents Hartmann et Caponi se portent sur le flanc droit, près de la rampe et rectifient l'alignement.)

HARTMANN

Trinquart, rentrez!... Frey, sortez!... Jeanfoin, levez la tête!...

JEANFOIN

Si t'avais mon as de carreau sur le lard, je voudrais voir comment tu tiendrais la tienne!..

HARTMANN

Quatre jours!

CAPONI

Bernard, avancez l'épaule.

BERNARD

Elle me fait mal, mon épaule!...

CAPONI

Silence!... Quesnort, sortez!...

QUESNORT

C'est toi que je voudrais sortir.

LE CAPITAINE EN SECOND, irrité.

Fixe!... (Il est à quelques pas devant les hommes.) Fusiliers, vous avez exécuté la marche, jusqu'ici, d'une façon déplorable. Nous devrions être presque arrivés à l'étape, et nous en sommes encore loin!... Si vous avez aussi mal marché jusqu'à présent, dans la fraîcheur de la nuit, il est plus que probable, maintenant que le soleil se lève et ne va pas tarder à devenir ardent, que vous marcherez encore plus mal. Cela ne peut pas être? Cela ne peut pas durer!... Vous êtes des soldats, bien que n'appartenant plus, en raison de votre mauvaise conduite, à l'armée régulière; et votre devoir est de vous conduire en soldats. Vous devez braver la fatigue...

LETERTRE

On n'est pas de fer!

LE CAPITAINE EN SECOND

Sergent, prenez le nom de cet homme!... Fusiliers, vous devez d'autant plus faire

preuve d'énergie qu'on a mis en vous une confiance spéciale! On vous a donné vos armes, on vous a admis à faire campagne. D'ordinaire, vous le savez, les fusiliers des Compagnies de Discipline ne conservent pas leurs armes; on ne les leur remet que pour les exercices. Vous, vous avez vos fusils, vos cartouches; on vous envoie ici, dans le Sud, relever l'armée régulière.....

PONCIER

Parce qu'on y crève comme des mouches!

LE CAPITAINE EN SECOND

Sergent, prenez le nom de cet homme! Vous le mettrez aux fers en arrivant à l'étape!

LE CAPITAINE COMMANDANT, dont on a entendu la voix depuis un instant, arrive rapidement suivi du médecin-major et du lieutenant Lenoir.

Fusiliers! votre mauvaise volonté est flagrante. Vous avez marché, débandés, dans le plus grand désordre... Vous avez répondu insolemment à vos chefs! Vous avez murmuré!... Vous devez être châtiés d'une façon exemplaire! Et je vous réponds que vous le

serez! A tout prix je ferai observer la discipline!... Pour commencer, ici, à la pause, au lieu de commander de poser les sacs à terre et de former les faisceaux, je vous maintiens dans votre position! Que personne ne bouge!

LASSOUCHE-FORVILLE

Mon capitaine, je me permets de vous faire observer que les règlements ne vous autorisent pas...

LE CAPITAINE, furieux.

Vous aurez huit jours de prison, dont quatre de cellule, avec fers!

LASSOUCHE-FORVILLE

Cela ne vous donne pas raison, mon capitaine.

LE CAPITAINE, furieux.

Silence!... Vous, sergents et caporaux, veillez à ce que l'alignement ne soit pas rompu!... Au moindre mouvement!... Et vous, les hommes, si vous ne vous comportez

pas mieux à la reprise de la marche, je vous fais mettre baïonnette au canon et marcher dans le sable en colonne de compagnie.

JEANFOIN

Mon capitaine.....

LE CAPITAINE, furieux.

Silence!... Sergents!...

JEANFOIN, criant.

Ah! vous entendrez, nom de Dieu! ou je ne m'appelle plus Jeanfoin!... Si nous ne marchons pas mieux, c'est qu'il y a des malades, des hommes qui sont en train de crever et que nous n' voulons pas laisser derrière nous, à dévisser leur billard, seuls dans la brousse, ou à s'faire couper le kiki par les Bicos. V'là d'quoi qu'y retourne! Et si vous étiez un chouette capiston, vous n' laisseriez pas le médecin-major se balader en avant de la colonne, comme y fait, au lieu de rester derrière, où qu'est sa place!...

LE CAPITAINE

Insolent!... Taisez-vous!... Je vous mets...

JEANFOIN, sortant du rang.

Tout ce que tu voudras! J'm'en bats l'œil!... C'est pas encore toi qui f'ras venir ma cinquantième année avant l'année prochaine!... De n'pas mettre sac à terre, et d' rester là à faire les Jacques, et d'la ferraille, et d'la colonne de compagnie, et même du poteau, on s'en fout!... Mais il y a une chose de quoi qu'on s'fout pas : c'est d' laisser des camarades derrière pour crever... Et puis on les laissera pas!... C'est moi qui t' pose ça dans la main, moi, Jeanfoin, dit Pas-de-Chance!...

(Il rentre dans le rang.)

LE CAPITAINE, avec une rage concentrée.

Fusilier Jeanfoin!... en arrivant à l'étape... J'aime mieux vous laisser la surprise... Mais vous avez dit que certains de vos camarades

sont malades, ne peuvent plus marcher... lesquels?

LES HOMMES, criant.

Palet! Palet!

JEANFOIN

Oui, Palet! y n'peut plus s'traîner.

LE CAPITAINE

Caporal Foubert, faites venir le fusilier Palet... (Au médecin-major.) Vous allez l'examiner, docteur. Il est certain que s'il est malade... Je ne suis pas l'ennemi de mes hommes, après tout... (Un mulet, chargé des sacs des gradés, apparaît au fond. Palet arrive de la gauche, son énorme sac sur le dos, et soutenu d'un côté par un camisard, de l'autre par le caporal Foubert.) Allons, Palet, approchez, approchez. (On asseoit Palet sur une pierre.)

LE MÉDECIN-MAJOR

Voyons... (S'approchant de Palet.) Qu'est-ce qu'il y a? (Silence. Répondez!

PALET, d'une voix sourde.

J'ai mal partout, Monsieur le major.

LE MÉDECIN-MAJOR, haussant les épaules.

Ce n'est pas une réponse!... Tâchez de vous expliquer... Que ressentez-vous ?... (Silence.) Allons, je vais vous interroger. Vous avez un peu de vertige? (Signe affirmatif de Palet.) Bon! Vous avez des faiblesses dans les jambes? (Même jeu.) Bon. Peut-être quelques palpitations? (Même jeu.) Bon... Eh bien! ce sont des symptômes de fatigue, et nous sommes tous très fatigués; mais je ne vois là aucune trace de maladie.

LE CAPITAINE, vivement.

Votre opinion, docteur?

LE MÉDECIN-MAJOR

Mon Dieu!... mon capitaine, cet homme est, probablement, très fatigué, mais il n'est pas malade.

LES HOMMES

Hou! hou! hou!...

LE CAPITAINE, irrité.

Sergents, prenez les noms des hommes qui ouvriront la bouche!... Je réglerai leur compte!... (Au médecin-major.) N'y a-t-il pas lieu, docteur, d'exempter de sac le fusilier Palet?

LE MÉDECIN-MAJOR

Mon capitaine, on pourrait l'exempter de sac.

LE CAPITAINE

Bien! Sergent Hartmann, faites mettre le sac du fusilier Palet sur un mulet.

HARTMANN

Mon capitaine, les mulets et les chevaux sont surchargés, les pauv'bêtes. Il n'y a réellement plus de place.

LE CAPITAINE, à Palet.

Allons, vous voyez, fusilier Palet, il faut que vous portiez votre sac. Faites un effort, voyons! Reprenez votre place dans le rang.

(Palet s'en va au fond, soutenu d'un côté par un camisard, de l'autre par le caporal Foubert. Ils disparaissent tous trois à gauche derrière les rangs.)

DES VOIX, s'élevant de plus en plus fortes.

C'est honteux! Atroce! Abominable!

JEANFOIN

Il y a de la place sur les mulets et les chevaux chargés des sacs des pieds de bancs!... Que les chaouchs portent leurs sacs!...

BERNARD

Oui, que les gradés portent leurs sacs!... Ils ont le dos solide!...

LES HOMMES

Oui!... Oui!...

(Murmures grandissants.)

LE CAPITAINE, fortement.

Garde à vos!... Fusiliers, je vous rappelle que vous n'êtes pas au repos! Vous faites preuve d'une insubordination que je ne veux décidément pas tolérer un moment de plus! D'après les règlements, le cadre des Compagnies de Discipline ne doit pas porter le sac. Les sacs des gradés resteront donc sur les mulets et le fusilier Palet finira l'étape!

LES HOMMES

Hou! hou!

LE CAPITAINE

Sergents, faites sortir des rangs le premier qui parle! Je le ferai attacher, les poings liés, à la queue d'un mulet!... Mauvais drôles! Garnements indisciplinés!... Je vais vous apprendre... Je vais vous faire faire du maniement d'armes, pour vous reposer, et

baïonnette au canon! Et vous ferez le reste de l'étape en colonne de compagnie. (Commandant.) Garde à vous! Baïonnette... on!

JEANFOIN

Ne bougeons pas!...

(Le mouvement n'est pas exécuté.)

LE CAPITAINE, d'une voix terrible.

Baïonnette... on!... (Le mouvement n'est pas exécuté.) Tonnerre!... (Le capitaine recule jusqu'au groupe d'officiers qui est derrière lui et sort son revolver. Les officiers se jettent sur lui.) Laissez-moi, messieurs, laissez-moi...

LE CAPITAINE EN SECOND

Mon capitaine, je vous en prie...

LE CAPITAINE, remettant son revolver dans son étui.

Sergents! ces hommes refusent d'obéir... Faites votre devoir!...

LES DISCIPLINAIRES

Oui!... Oui, nous refusons!... Hou! hou!

LE CAPITAINE, d'une voix furieuse.

Sergents!... Vous avez vos revolvers! Brûlez-leur la cervelle!...

JEANFOIN, commandant.

Chargez... armes!

(Le mouvement s'exécute. — De la gauche du fond, le sergent Beaugrain et, de la droite, les sergents Hartmann et Caponi se hâtent de passer derrière le groupe des officiers.

LE CAPITAINE fait un pas en avant.

Misérables! (Il s'avance au-devant des hommes en découvrant sa poitrine.) Osez donc!... (Les hommes gardent la position. Il se retourne vers les officiers.) Messieurs, ces hommes sont en pleine révolte! Un mot va décider d'un conflit! Je prends votre avis. Que faut-il faire?

LE CAPITAINE EN SECOND

Mon capitaine, je crois... (Le capitaine frappe du pied.) Mon capitaine, les hommes sont décidés à tout, c'est visible. Ils sont le nombre, la force. La frontière est là! Ils le savent. Ils

peuvent aisément la franchir après nous avoir massacrés; ils peuvent déserter en masse, avec armes et bagages...

LE CAPITAINE, frappant du pied.

Alors?...

LE CAPITAINE EN SECOND

Alors, mon capitaine, comme commandant en second... Je tiens à... dégager ma responsabilité et...

(Le médecin-major approuve de la tête.)

LE CAPITAINE, impatienté, au lieutenant Lenoir.

Et vous, lieutenant Lenoir?

LE LIEUTENANT LENOIR, fermement.

Mon capitaine, je crois que si les règlements ne sont pas appliqués ici, en cette circonstance, ils ne doivent l'être nulle part. Et pourquoi ne le seraient-ils pas? Parce qu'il y a péril! Triste excuse! Si nous devons imposer la discipline (Se tournant vers les sous-officiers.) lorsqu'il n'y a aucun danger pour

nous, à plus forte raison devons-nous l'imposer lorsque nous sommes menacés.

LE CAPITAINE EN SECOND, très agité.

Lieutenant! vraiment...

LE MÉDECIN-MAJOR, même jeu.

Vous voulez nous faire écharper?

LE CAPITAINE

Eh! bien, soit! Allons! (Il sort son revolver, ainsi que le lieutenant Lenoir.)

JEANFOIN

En joue!... (Le mouvement s'exécute.)

LE CAPORAL FOUBERT, arrivant rapidement au fond à gauche.

Ah! bien, non, alors!... Pas de tuerie entre Français! Ça, ça ne va pas, vous savez! Moi, je ne suis qu'un caporal, et je crois bien que je ne suis pas très malin; mais j'ai ma jugeotte. Aller se fusiller pour des bêtises pareilles!... Et c'est bien facile à régler!...

(Il va vers le mulet qui porte les sacs des gradés au fond. Le capitaine en second parle vivement, ainsi que le médecin-major, au Capitaine-Commandant.) Tenez, voilà mon sac! (Il le prend et le met sur son dos.) Je me le colle sur le dos.

JEANFOIN

C'est bien ça, caporal.

LES HOMMES

Oui! Oui!... C'est un homme, au moins!...

LE CAPORAL FOUBERT

Je l'aurais porté depuis longemps, tout le temps, si on m'avait laissé faire... Et tenez! (Il jette à terre les sacs des trois sergents.) Que tout le monde en fasse autant! Voilà vos sacs, sergents! et il y aura de la place sur les mulets pour les malades et les éclopés! (Tirant le mulet à gauche.) Viens par ici, toi!

(Les disciplinaires rompent leurs rangs.)

JEANFOIN, déchargeant son fusil, ainsi que les autres disciplinaires.

C'est rudement chouette, ça, caporal !...

(Il le suit et disparaît au fond, à gauche ; les trois sergents ramassent leurs sacs et en passent les bretelles.)

LE CAPITAINE

Sergent, dans une demi-heure, faites sonner le rassemblement. (Les officiers sortent à gauche.)

QUESNORT, au sergent Hartmann.

Ah! c'que t'es bath avec Azor sur les épaules !

TRINQUART, tapant sur l'épaule du sergent Beaugrain.

Et ce vieux Beaugrain, crème des pieds-de-bancs, y ne lui manquait qu'une armoire à glace en toile pour le compléter !...

PONCIER

Le plus gentil, c'est Caponi avec son as de carreau.

TRINQUART

Y vous a un cachet ! (S'avançant près de Caponi.) Quoi ! tu n'te trouves pas chouette, avec ton cachemire en peau de bique ?

PONCIER

T'es rien difficile !... Tu sais, faut pas toucher à ton rigolo ; sans ça !...

LETERTRE

T'amuses donc pas à jouer avec ça ! Laisse-les donc décaniller aussi ; tu vois bien qu'ils en crèvent d'envie ! Allez ! trottez-vous ! on vous a assez vus !...

(Les trois sergents disparaissent à droite.)

LASSOUCHE-FORVILLE, dans un groupe, à Bernard dans un autre groupe.

Dis-donc, Bernard, les chaouchs ont dû avoir chaud ! Ils l'ont échappé belle !...

BERNARD

Et Palet aussi ! J'espère qu'il en reviendra. Mais il était au dernier souffle !...

QUESNORT

Oui, pourtant je lui avais donné toute mon eau pendant la marche.

TRINQUART

S'il avait fallu qu'il finisse l'étape, il serait crevé.

LETERTRE

Ça, c'est vrai!... Palet, c'est Jeanfoin qui l'a sauvé.

JEANFOIN, arrivant du fond et fendant les groupes qu'i sépare en deux parties.

Non! il était trop tard!

BERNARD, vivement.

Que veux-tu dire?

QUESNORT, même jeu.

Quoi? Quoi?

LASSOUCHE-FORVILLE

Qu'est-ce qu'il y a?

JEANFOIN, d'une voix sombre.

Il y a qu'il est mourant!... Regardez (Il s'écarte et désigne Palet que deux hommes apportent et déposent sur le sol. L'un d'eux lui soutient la tête.) Il est foutu, quoi!... (Bas.) Si y avait un curé ici, y serait déjà à lui graisser ses bottes...

PALET, d'une voix sourde.

C'est fini... Je sens que... c'est fini... C'était trop fatigant... Je ne pouvais pas! (Faisant un mouvement et d'une voix anxieuse.) Ma lettre!...

JEANFOIN, s'approchant et lui tendant un papier.

Tiens! la v'là, ta lettre, mon p'tit fieu!... Tu l'avais laissée tomber; je l'ai ramassée... (Bas à Bernard.) La lettre de sa mère! Ah! c'te pauvre vieille! je la connais!... c'qu'a va l'mouiller, le coin de son tablier!...

Dessin de B. NAUDIN (*Assiette au Beurre*).

JEANFOIN. — Ça y est... Il est clamsé ! Ça y est, quoi ! Moi, je savais **bien qu'y l'tueraient.**

PALET, qui a essayé de lire la lettre et maintenant l'appuie sur sa poitrine.

Je ne peux plus lire !... Mais j'la sais par cœur... Oh ! maman !... maman !...

JEANFOIN, s'agenouillant à côté de lui.

Eh ! ben, p'tit !... Quoi ? voyons !... mon p'tit gars... tu la r'verras, ta maman. Encore un tout p'tit peu de temps... c'te bonne maman-là... (Palet pousse un soupir et sa tête se renverse en arrière.) Ça y est !... (Il se relève.) Il est clamsé ! Ça y est, quoi !... (D'une voix farouche.) Moi, je savais bien qu'y l'tueraient !...

LES HOMMES, autour du cadavre.

Ah ! le pauvre petit bougre !... Sa mère !... Quel malheur !... C'est affreux !

JEANFOIN, rudement.

Taisez-vous, bleus !... Vous n'savez pas ce qui vous attend, à présent ! P't'être qu'il a plus d'veine que vous !...

LASSOUCHE-FORVILLE, regardant le cadavre.

Bon Dieu de bon Dieu !

BERNARD

Ah ! misère de misère !

JEANFOIN

Et vous deux qui vous êtes fait pincer dans la brousse comme déserteurs, vous deux que le tourniquet attend, vous y laisserez votre peau, à Biribi. Vous êtes marqués pour les bagnes d'Afrique!... Et vaut mieux être mort que d'vivre ici!...

BERNARD

Oui! Ce n'est pas de la vie! c'est du cauchemar!...

LASSOUCHE-FORVILLE

J'en ai assez!... j'en ai assez de cette existence!...

JEANFOIN

Et moi aussi!... Et v'là la preuve : (Il arrache le revolver du caporal Foubert qui s'est rapproché, et dit, en faisant le signe de la croix avec :) Ci-gît Jeanfoin, dit Pas-de-Chance, âgé de quarante-neuf ans, dont vingt-neuf ans de bagnes d'Afrique. A bas Biribi!...

(Il se brûle la cervelle et tombe.)

LES DISCIPLINAIRES, se pressent, se bousculent autour du cadavre de Jeanfoin étendu.

Mort!... Mort!...

CAMBRIN

Il a bien fait...

LE CAPORAL FOUBERT

Souffrir comme ça...

QUESNORT

Vaut mieux crever...

TRINQUART

Ah ! il avait bien raison de le dire, qu'on ne s'évade pas d'ici !...

QUESNORT

On y reste !

LETERTRE

On y crève !

LES HOMMES

Oui ! Oui ! nous y crèverons.

BERNARD

Eh ! bien, tant mieux, nous y crèverons !... Mais avant, il faut que nos cris de douleur ne soient atténués par rien !

LES HOMMES

Non ! par rien !...

BERNARD

On les entendra de France, à la fin !...

LES HOMMES

Oui ! Oui !

BERNARD

Et il s'y trouvera bien des hommes libres pour faire crouler les Bastilles d'Afrique !... A bas Biribi !...

TOUS LES DISCIPLINAIRES, groupés, les poings tendus vers le ciel, criant :

A bas Biribi !...

RIDEAU

La première version de cet ouvrage comprenait quatre actes. Mais tout l'intérêt se concentrant sur les « camisards », auteurs et directeur ont pensé que l'action devait finir sur Biribi.

L'éditeur publie donc ce quatrième acte à titre de document et comme appendice.

Dans la première version, Bernard, à la fin du troisième acte, réussissait à s'évader.

ACTE QUATRIÈME

Un salon dans une maison de Londres. Ameublement luxueux. Au fond, porte à deux battants, à gauche de laquelle se trouve une bibliothèque et à droite un piano. A gauche, une large cheminée, dans laquelle un feu est allumé, et surmontée d'une glace à étagères. Transversalement à cette cheminée, un canapé. A droite, une vaste bay-window, en avant de laquelle et verticalement (par rapport à la rampe) se trouve une table assez grande, chargée de livres, encriers, bronzes, etc. Les portes, la cheminée et la fenêtre sont drapées d'étoffes Liberty. Fleurs et plantes vertes. Sièges disséminés. Aux murs des tableaux.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNIE, seule.

(Elle est vêtue d'une robe noire montante; col empesé et manchettes; grand tablier blanc à bretelles; sur la tête, la minuscule cap des servantes anglaises. Elle replace un livre sur la table et regarde l'heure à la pendule.)

Four o'clock!... Ah! Ah! (Elle remonte vers le piano

qui est ouvert et se met à jouer en fredonnant. On entend une sonnerie électrique. Elle se lève rapidement.) A ring. (Elle court vers la glace, rajuste ses cheveux. Nouvelle sonnerie.) Yes, a ring! (Elle remonte.) All right!... all right!...

(Elle sort au fond.)

SCÈNE II

ANNIE, LE COLONEL BERNARD

LE COLONEL, entrant au fond, avec Annie.

Monsieur Bernard... (Détachant les syllabes.) Monsieur Jean Bernard!

ANNIE, souriant.

Yes, yes, Monsieur Jean Bernard; I understand. Vous parlez français?

LE COLONEL

Oui.

ANNIE

Moi aussi. Il y a beaucoup de gens qui parlent français en Angleterre... Vous désirez voir Monsieur Jean Bernard?

LE COLONEL

Oui. (Vivement.) Il est ici?

ANNIE

Oui.

LE COLONEL, vivement.

Alors, voulez-vous avoir la complaisance de lui apprendre...

ANNIE

Quand je dis qu'il est ici, je veux dire qu'il demeure ici. Mais, pour le moment, il est sorti.

LE COLONEL, désappointé.

Ah!...

ANNIE

Ça ne fait rien. Attendez-le.

LE COLONEL, hésitant.

Je ne sais pas si je puis me permettre...

ANNIE

Certainement. Mais si vous n'êtes pas pressé de le voir...

LE COLONEL, vivement.

Si! J'ai la plus grande hâte de le voir. Il y a des années... (Hésitant.) Il est... il est employé ici?

ANNIE, surprise.

Employé?...

LE COLONEL

Je veux dire... enfin... (Avec effort.) Domestique?

ANNIE

Domestique!

LE COLONEL, embarrassé.

Mon Dieu, j'ignore... à quel titre il est ici. Mais puisqu'il y vit, vous devez bien savoir... Ne pourrais-je voir le maître de la maison?

ANNIE

Mais si. Attendez-le. Tenez, Monsieur, voulez-vous vous asseoir près du feu?

(Elle désigne le canapé près de la cheminée.)

LE COLONEL

Si je ne craignais d'être importun... (Regardant le feu.) Du feu, au moi de mai !

(Il s'assied sur le canapé.)

ANNIE

Ce n'est pas extraordinaire à Londres. Ah ! nous n'avons pas ici le climat de la belle France ! Vous aimez Londres, Monsieur ?

LE COLONEL, comme sortant d'un rêve.

Moi ? Je ne sais pas... J'y suis depuis avant-hier seulement, et dans des conditions qui ne m'ont guère laissé la liberté de regarder et de penser. J'ai passé ces trois jours à la recherche de...

ANNIE

De monsieur Bernard ?

LE COLONEL

Oui. La dernière adresse que j'avais de lui datait de plus de deux ans... Il m'a fallu courir d'un endroit à un autre...

ANNIE, riant.

Eh! bien, vous avez dû en voir, des drôles d'endroits!

LE COLONEL, avec horreur.

Horribles!... atroces!... Des repaires de vice, de misère, de crime!... Toute l'infamie du monde semble s'être réfugiée là! C'est l'écume de tous les peuples, fermentant dans des bouges sans nom!... C'est l'enfer!

ANNIE, sérieuse, secouant la tête.

Oui, c'est ça; tout à fait ça!

LE COLONEL

On m'a renvoyé de maison en maison, de taudis en taudis. J'ai refait, pas à pas, les terribles étapes qu'avait faites...

ANNIE

Monsieur Bernard? (Le colonel fait signe que oui.) Ah! il n'a pas toujours été heureux! Il en a mangé, de la vache enragée, comme vous dites! Il a connu la misère noire, la faim, la maladie, tout. Le sort a été cruel pour lui, Monsieur! Mais quelqu'un a été plus cruel encore.

LE COLONEL

Qui?

ANNIE

Son père. (Le colonel fait un mouvement.) Oui, son père! C'est un homme riche, paraît-il; un colonel dans l'armée française. Quand son fils lui écrivait pour lui demander un secours, ce vieil homme ne répondait pas. Non, ce n'est pas sa faute, Monsieur, si son fils n'est pas mort de faim! Aussi, quand Monsieur Bernard parle de son père..

LE COLONEL, vivement.

Que dit-il?

ANNIE

Autrefois, il disait qu'il le maudissait; qu'il était la cause de tout son mal... Maintenant il dit... (Riant.) Ah! ah!...

LE COLONEL, anxieux.

Que dit-il?

ANNIE, riant.

Il dit qu'il le plaint. (Le colonel baisse la tête. Annie

s'assied près de lui.) Non, mais, là, comprenez-vous ça? Il le plaint! Moi, ça me fait crever de rire, de l'entendre dire qu'il plaint ce vieux scélérat. Mais vous avez de si drôles d'idées, vous autres Français!... Je parle bien français, n'est-ce pas?

LE COLONEL, comme sortant d'un rêve.

Oui... oui... très bien.

ANNIE

J'ai vécu en France pendant près de trois ans. Mais je savais le français avant d'y aller. Je l'avais appris de mon premier ami...

LE COLONEL, surpris.

Votre premier?...

ANNIE

Je n'avais que seize ans.

LE COLONEL, se reculant.

Vous... vous dites?...

ANNIE

C'était un Parisien.

LE COLONEL, se levant.

Mais... mais... (Il regarde avec inquiétude autour de lui. A Annie.) Mademoiselle, je vous dérange sans doute dans votre ouvrage...

ANNIE

Moi? Pas du tout. Je n'ai rien à faire avant le retour de mes maîtres. Tout est prêt pour eux. Je ne les attends guère avant une demi-heure.

LE COLONEL, faisant un pas.

Alors, voudrez-vous leur dire que je reviendrai à cinq heures et demie?...

ANNIE, se levant.

Mais non. Restez donc. Puisque vous vous êtes donné tant de mal pour trouver monsieur Bernard, il est certain qu'il sera enchanté de vous rencontrer ici. C'est curieux tout de même qu'il ne vous ait pas donné son adresse... Mais vous saviez qu'il était dans une bonne position à présent?

LE COLONEL

Je... je... j'espérais...

ANNIE

Voyons! Vous saviez bien à quoi vous en tenir?

LE COLONEL

Non... je... Rien de précis...

ANNIE

C'est singulier!... Ah! je vois! (Touchant le ruban rouge du colonel.) C'est ça! Naturellement!... Je suis bête! Quand on porte ça, on est censé ne rien savoir, ne rien comprendre en dehors de la ligne droite. On doit prétendre être étranger à toutes les petites choses en zig-zag. N'est-ce pas que j'ai deviné? (Riant.) Ah! ah! j'ai été en France, je vous dis; je connais vos trucs...

LE COLONEL, très digne.

Nos trucs!... Je vous prie...

ANNIE, riant.

Bon! bon! Je ne vous demande plus rien, maintenant que je vois pourquoi vous ne voulez pas parler. Mais asseyez-vous donc, monsieur; mes maîtres ne vont pas tarder à rentrer.

LE COLONEL, hésitant.

Vous êtes sûre qu'ils vont revenir?

ANNIE

Absolument sûre. Avant leur départ, ce matin, les hommes de loi le leur ont formellement promis.

LE COLONEL, s'asseyant.

Les hommes de loi?

ANNIE

Oui. Le solicitor, l'avocat. Mes maîtres sont partis sans se faire de mauvais sang, je vous assure...

LE COLONEL

Ils sont partis?... Pour des visites probablement?

ANNIE

Non.

LE COLONEL

Pour la campagne?

ANNIE

Non. Pour Old Bailey.

LE COLONEL

Old Bailey? Je sais très peu l'anglais. Qu'est-ce que c'est?

ANNIE

C'est comme qui dirait, à Paris, le Palais de Justice.

LE COLONEL

Ah!... Un procès?

ANNIE

Tout juste.

LE COLONEL

J'espère qu'ils le gagneront.

ANNIE

Oh! c'est certain!

LE COLONEL

Ils ont le bon droit pour eux

ANNIE

Bien mieux que ça!

LE COLONEL, étonné.

Ah!

ANNIE, en confidence.

Il n'y a pas de preuves!

LE COLONEL

Pas de preuves!

ANNIE, confidentiellement.

C'est que monsieur a bien mené l'affaire, voyez-vous!

LE COLONEL

Quelle affaire?

ANNIE

Ah! c'est vrai, vous ne savez pas... Eh! bien, cette combinaison, cette « chose » pour laquelle ils sont accusés...

LE COLONEL

Vos maîtres sont accusés?... Mais vous me disiez qu'ils étaient ici ce matin, en liberté!...

ANNIE

Vos idées françaises!... Ils étaient en liberté sous caution. La caution de Monsieur était de mille livres sterling; celle de Madame, de cinq cents. Ça ne se passe pas ici comme en France. Un inculpé n'est pas traité en criminel.

LE COLONEL

Jolie justice!... D'ailleurs, j'aime à croire qu'ils étaient innocents.

ANNIE

Le jury doit l'avoir proclamé à l'heure qu'il est.

LE COLONEL

Mais, vous savez bien quelque chose?

ANNIE, après l'avoir regardé.

Non! Juste ce qu'ont dit les journaux... Rien de plus.

LE COLONEL

Les journaux français n'ont pas parlé du procès.

ANNIE

Ce n'était pas assez important.

LE COLONEL

De quoi s'agit-il au juste?

ANNIE

Est-ce que vous avez parié de me faire réciter le journal de ce matin?... Enfin, allons-y... Voici : il s'agit d'un ami de madame, un vieux gentleman très riche, dont la signature a, dit-on, été imitée. C'est une affaire de douze mille sterling... trois cent mille francs... Et on accuse monsieur, sans aucune preuve...

LE COLONEL, se levant.

Mais... Qu'est-ce que cette?... Et vous dites que Monsieur Jean Bernard vit dans cette maison?

ANNIE

Certainement... Mais, laissez-moi donc finir ; ça vous intéressera... (Le colonel prend son chapeau.) Qu'est-ce que vous faites, monsieur?

LE COLONEL

Je m'en vais. (Donnant une carte à Annie.) Veuillez remettre cette carte à Monsieur Jean Bernard dès qu'il reviendra. Elle porte l'adresse de l'hôtel où je suis descendu. Je le prie de m'y rejoindre au plus tôt.

ANNIE, plaçant la carte, sans la regarder, sur une table.

Vous feriez certainement mieux d'attendre Monsieur.

LE COLONEL, méprisant.

Je ne désire qu'une chose : quitter au plus vite cette maison et ne jamais le voir, votre Monsieur...

(Il remonte vers le fond.)

ANNIE

C'est curieux! Vous étiez si pressé de le rencontrer!...

LE COLONEL, se retournant.

Qui?

ANNIE

Monsieur Jean Bernard.

LE COLONEL, marchant vers elle, d'une voix sourde.

Ah! ça! vous êtes folle! Est-ce que vous voulez dire que Monsieur Jean Bernard est votre?...

ANNIE, vivement.

Qu'il est mon maître? Mais certainement. Où voyez-vous de la folie là-dedans? Mon maître s'appelle Monsieur Jean Bernard; et ma maîtresse, Mademoiselle Alice de Saint-Claude. D'ailleurs... (Elle va prendre deux photographies sur la table.) tenez! Si vous les connaissez...

(Elle donne les photos au colonel. On entend le roulement d'une voiture au dehors. Annie court vers la fenêtre, regarde dans la rue.)

LE COLONEL, regardant les photographies,

Jean !... Alice !... Dieu du ciel !... Ah ! l'épouvantable chose !...

ANNIE, criant en courant vers la porte.

Les voici ! Ils reviennent ! Ils sont acquittés !

(Elle disparaît.)

LE COLONEL

Ah ! si la honte pouvait tuer !... Allons, du courage !...

(On entend des voix. Il va se placer dans la bay-window.)

SCÈNE III

LES MÊMES, JEAN, ALICE

ANNIE, entrant avec Jean et Alice.

Ah ! Madame ! Madame ! Que je suis contente !.. Que je suis heureuse !...

ALICE

Merci, Annie, merci. Je suis contente aussi d'être hors de toutes ces histoires...

(Annie la débarrasse de son manteau et de son chapeau.)

JEAN

Ah ! oui, alors ! Ce n'est pas malheureux que ce soit fini ! (Il donne son chapeau à Annie.) Le principal, c'est que l'affaire ait réussi. Nous pourrons aller vivre au dehors maintenant... en Amérique... Nous voilà riches...

ALICE, souriant.

Veux-tu te taire ! Nous ne sommes pas encore partis !

JEAN, très gai.

Ah ! ma chère Alice, que nous allons être heureux là-bas !... Oui, nous serons bien heureux !... (Il l'embrasse. — On entend un craquement de meubles.) Mais... il y a quelqu'un ici !

ANNIE

Ah ! j'avais oublié ! L'émotion... C'est un monsieur français qui désire vous voir.

JEAN

Un monsieur... Qui est-ce ?

(Il avance lentement vers la bay-window. Alice passe à gauche. Annie sort.)

SCÈNE IV

LE COLONEL BERNARD, JEAN, ALICE

LE COLONEL, s'avançant, d'une voix forte.

C'est moi !

ALICE, reculant à gauche.

Ah !...

JEAN, mettant ses mains dans ses poches et d'une voix un peu basse et très tranquille.

Ah ! c'est toi !

LE COLONEL, d'une voix indignée.

Oui, moi, ton père !... (Avec colère.) Ah ! le mot me déchire la bouche ! Ce n'est pas mon fils que je retrouve ici !...

JEAN, tranquillement.

Tu viens trop tard.

LE COLONEL, irrité.

Trop tard !... Tu cherches à t'excuser !...

JEAN, tranquillement.

Non.

LE COLONEL

Tu fais bien ! Il n'y a que quelques instants que je suis ici, mais j'en ai appris assez... Tu es devenu un scélérat...

JEAN, froidement.

Pas de gros mots, je te prie. Je ne pourrais pas te les rendre.

LE COLONEL, ricanant.

Quand on est tombé où tu es tombé, on peut se permettre d'insulter son père.

JEAN, froidement.

Ce qui est fait est fait. Je suis ce que je suis. C'est une chose qu'aucun pouvoir au monde ne peut changer... Les eaux d'une rivière ne remontent point vers leur source, ni quand elles entraînent des fleurs, ni quand elles charrient des ordures.

LE COLONEL

C'est commode ! On se conduit en brigand, et quand quelqu'un vous fait des reproches, on répond : c'est du passé !... Est-ce là ce que tu as répondu aux jurés, tout à l'heure?

JEAN, froidement.

Les jurés nous ont acquittés.

LE COLONEL

Vous?... Ah ! oui, vous étiez deux : toi... (Désignant Alice.) et la complice.

JEAN, irrité et faisant un pas.

Je ne te permets pas... (Se reprenant.) Père, c'est à

moi seul que tu dois t'en prendre, et non à la femme...

LE COLONEL, écartant Jean à droite.

Ah! c'est que je la connais, cette femme-là! (Il désigne Alice.) Je sais qu'elle n'a que du fiel et de l'orgueil au cœur! C'est une réfractaire, une rebelle! Sous son affection de commande et ses dehors de soumission, c'est la révolte qui grondait en elle!... C'est elle qui t'a poussé à la désertion, je le sens, afin d'échapper à l'appel du devoir qui lui commandait un mariage honorable. C'est elle qui s'est enfuie, comme une criminelle, de la maison où l'on avait recueilli son enfance, pour te rejoindre à l'étranger! (Furieux.) Elle a été notre mauvais génie... (A Alice.) C'est vous qui avez ruiné l'âme de mon fils! C'est vous qui l'avez fait ce qu'il est!

ALICE, s'avançant, malgré Jean, et d'une voix sourde.

C'est vrai. C'est moi!... Votre passion d'autorité avait jeté votre fils au bagne de l'armée et me poussait, moi, au bagne d'un mariage abhorré. Nous n'avions devant nous, l'un et l'autre, que la fuite ou la mort. Nous nous aimions. Nous n'avons pas voulu mourir. Nous nous sommes retrouvés libres, à l'étranger, ici. Et alors, — écoutez!

écoutez bien, car je vais vous parler de choses que vous ne soupçonnez pas! — alors, il nous a fallu vivre. Comprenez-vous ce mot-là? Vivre!... Le combat pour l'existence!... Et vous nous aviez bien armés pour la lutte!... De moi, vous aviez fait la jeune fille idéale, à la française, qui doit se transformer en épouse modèle. Une chose d'ignorance, de poltronnerie et de soumission — un zéro hors de nos frontières...

JEAN

Et de moi, tu avais fait un militaire. Quel gagne-pain!...

ALICE

Cependant, nous avons lutté avec énergie, avec acharnement, avec désespoir. Nous avons accepté des besognes écrasantes, à des salaires dérisoires. Pendant des mois et des mois, nous avons combattu la pauvreté. Et elle a disparu — pour faire place à la misère. — Nous avons connu les jours sans pain, les nuits sans toits. Nous avons erré en haillons, ivres de douleur et de rage, sous la pluie, dans les brumes qui glacent. Et quand nous trouvions un refuge, c'était dans des bouges dont les bêtes farouches n'auraient point voulu pour tanières!...

LE COLONEL, ému.

Oui... j'ai vu... j'ai vu... (Il passe la main sur ses yeux.) Ah !

(Il se laisse tomber sur un siège.)

ALICE, s'avançant vers lui.

Ecoutez! Il faut que vous sachiez tout! Notre misère est devenue tellement intense que Jean s'est résolu à vous écrire pour vous dire notre détresse, pour vous crier à l'aide! Vous n'avez pas répondu. Il vous a écrit une seconde fois; vous n'avez pas répondu. Avez-vous reçu ces lettres?

LE COLONEL, avec un soupir.

... Oui.

ALICE, durement.

Je le regrette pour vous. J'avais espéré, jusqu'à présent, que vous ne les aviez jamais lues... (Le colonel baisse la tête.) Un jour, la maladie s'est abattue sur Jean; elle l'a cloué sur son grabat, dans le taudis où il ne restait ni une croûte de pain, ni un sou. Il allait mourir. Je sentais la mort s'approcher, je vous dis! Elle était là! Je voyais sa

forme affreuse derrière les rideaux sordides, j'entendais traîner ses pas sur le plancher pourri! Il fallait de l'argent... (Plus bas.) De l'argent!... (Haut.) Eh! bien, j'en ai trouvé. J'en ai trouvé ce soir-là; et après; et après... Et votre fils n'est pas mort! (Le colonel fait un mouvement.) Et, quand il a été guéri... (Amèrement.) Nous revenions de loin, voyez-vous! Lui, de l'autre côté de la tombe; et moi, de l'autre côté de la honte. Toute la lie avait été bue et toutes les douleurs épuisées. Nous voulions vivre...

LE COLONEL, fortement.

Et vous avez vécu comme des bandits!

JEAN, froidement.

Nous avons vécu.

LE COLONEL, indigné.

Comme des criminels!

JEAN, froidement.

Nous avons vécu.

LE COLONEL, se levant.

Toi! Tu appelles cela vivre! Exister en marge

de la société, méprisé des honnêtes gens, en lutte avec les lois!... Es-tu devenu fou?... As-tu perdu toute conscience de toi-même, pour avoir ainsi oublié les principes que je t'ai inculqués, les exemples et les préceptes que je t'ai donnés?...

JEAN

Et ceux que tu m'as fait donner à Biribi, les fais-tu entrer en ligne de compte?...

LE COLONEL, reculant.

Biribi!...

JEAN, tranquillement.

Oui, Biribi! J'y ai passé deux ans. Tu l'as peut-être oublié? Pas moi. Et... (S'animant.) et je me suis souvenu de l'évangile de révolte et de haine que j'y ai entendu prêcher!... Je m'en suis souvenu lorsque la sauvagerie sociale s'est appesantie sur moi, aussi lourde que la brutalité des chaouchs. Et j'ai répété, au milieu des foules, le cri que j'avais entendu hurler dans le désert : Vivre!... vivre!... malgré tout!... (Se calmant.) Père! c'est toi... c'est ta rage d'autorité qui m'a jeté à cet enfer, qui m'a mis en contact avec le vice, le crime et la révolte! Ne m'oblige pas à te dire ce que je voudrais taire. Ne me force pas à te faire

mesurer ta responsabilité!... Père! ne remuons point le passé!...

LE COLONEL, faisant quelques pas.

C'est affreux!... Je puis à peine croire, même à présent... Ah! il n'y a point de situation plus terrible!... Moi! c'est moi qui retrouve mon fils dans... dans cet homme-là!... Moi, la probité et l'honneur, je me vois revivre dans cette honte!... (Se tordant les mains. Il fait quelques pas.) Et c'est du passé!... Ça été fait, accompli!... et rien ne pourra le défaire... aucune puissance au monde ne pourra dire : ça n'a pas existé!... (Il se laisse tomber sur un siège, accablé.) Le passé!... un rêve d'horreur... un cauchemar... Le passé!... (Levant la tête.) Mais... (Se levant.) mais il y a l'avenir!... (Marchant vers son fils.) Jean! il y a l'avenir, entends-tu?... Il y a la rédemption pour ceux qui ont failli et qui ont le courage de s'arracher au mal!... Jean! Je viens t'apporter la délivrance!...

JEAN

Père...

LE COLONEL, frappant du pied, autoritaire, très vite.

Ecoute-moi! Voici ce que tu vas faire. Tu vas me suivre en France, immédiatement. Je te

remettrai, à Calais, à l'autorité militaire. Tu passeras en conseil de guerre. J'ai des influences : je m'arrangerai de façon à te faire donner le minimum ; et, si tu te conduis bien aux Travaux Publics, je ferai abréger ta peine. Tu n'auras plus qu'à finir ton temps. Le régime des compagnies de discipline ne sera plus si dur qu'il l'était; et, au bout de six mois, si tu as fait preuve d'un bon esprit, tu pourras réintégrer l'armée régulière. En deux ans et demi, trois ans au plus, tu seras libre, lavé de tes fautes par un repentir sincère, et prêt à commencer une existence honorable. Allons! viens!... (Il cherche à l'entraîner.) Partons!

ALICE, se précipitant, d'une voix forte.

Et moi?

LE COLONEL, surpris.

Vous?

ALICE, fortement.

Oui! moi!

LE COLONEL, méprisant

Vous!... Vous êtes une fille!

ALICE, passant rapidement entre Jean et le colonel qui recule.

Vous dites?

LE COLONEL, méprisant.

Rien! Je n'ai rien à dire à une...

ALICE, se campant devant lui.

Ah!... Eh! bien, moi, j'ai à vous parler! Vous venez de me traiter de fille... Dites donc, qu'est-ce que vous vouliez faire de moi, en France? Vous vouliez me marier de force, n'est-ce pas? Vous vouliez me contraindre à épouser un homme que vous aviez choisi pour moi, vous, et que tout mon être repoussait!... Vous vouliez me jeter aux bras d'un sot malfaisant pour lequel je n'avais que de l'horreur et du mépris!... C'est ce que vous appelez un mariage de convenances. Moi, j'appelle ça une prostitution! L'Église et le code auraient sanctifié et légalisé la chose à vos yeux. Pas aux miens! Pas aux yeux de ceux qui ont gardé l'esprit sain et le cœur juste. Toute femme qu'on marie contre son gré est une femme qu'on prostitue!... Et vous me jetez la pierre, aujourd'hui, parce que je n'ai pas accepté ça! Vous m'insultez parce que l'inexorable existence m'a torturée pour me faire expier ma révolte!... Je suis méprisable, n'est-ce pas? parce que j'ai tout sacrifié à mon amour? Parce que je n'ai pas voulu quitter l'homme que j'aimais, parce que j'ai souffert le dénuement, toutes les misères et toutes les angoisses, parce que j'ai

refusé d'être une prostituée légale!... (Plus bas et amèrement.) Ah! si j'avais fait ce que font tant d'autres — que vous admirez et qui ont fait couler vos larmes à la ville et au théâtre — si j'avais subi le mariage imposé, si j'avais pris un amant, si j'avais souffert par cet amant, — alors, je ne serais pas une fille! Vous me trouveriez intéressante, digne de pitié et même d'éloges! (Fortement.) Eh! bien, je n'en veux pas, de votre approbation et de votre pitié! J'ai fait ce que me dictait mon cœur. Je n'ai que du dégoût pour l'hypocrisie de votre morale et de votre code de l'honneur! Et je vous rends mépris pour mépris!...

(Elle remonte à gauche.)

LE COLONEL, à son fils.

Jean!... partons!...

JEAN, se plaçant devant son père.

Père, as-tu réfléchi à ce que tu me proposes!... Retourner au bagne!... trois années, et combien d'autres peut-être, à passer dans cet enfer!.., Ne vois-tu pas que c'est impossible? Ne vois-tu pas que lorsqu'on est entré dans la voie que j'ai prise, c'est pour toujours? Ne regarde plus les choses à travers tes partis pris : ce sont les réalités qu'il

faut voir... Et puis (Montrant Alice.) tu as entendu?... Pourrais-je abandonner ma femme?...

LE COLONEL, hurlant.

Ta femme!... Elle n'est pas ta femme! C'est une...

JEAN, frappant du pied.

Tais-toi!

LE COLONEL, furieux.

Tu me donnes des ordres, toi!...

JEAN

Je te défends de renouveler tes injures! Je te le défends!

LE COLONEL, indigné.

Malheureux!... Tu oublies que je suis...

JEAN

Je n'oublie rien! Tu es chez moi! Tu n'insulteras pas...

LE COLONEL, exaspéré.

Je crierai la vérité! Je...

JEAN, furieux levant la main.

Essaye !...

LE COLONEL veut se jeter sur son fils;
mais il porte la main à son cœur et chancelle.

Je... je... Ah !... Ils m'ont tué !... ils m'ont tué !..

(Il se laisse tomber sur le canapé. Un grand silence. Jean fait signe à Alice qui s'approche lentement du colonel.)

ALICE, lentement.

Mon oncle.., mon oncle... écoutez-moi !... (Le colonel secoue la tête. Elle s'approche.) Je vous en prie !... (Se précipitant et se jetant au-devant du colonel.) Oh ! il faut que vous m'écoutiez !... Vous avez été mon père, vous êtes le père de l'homme que j'aime; vous ne refuserez pas de nous entendre !... Ne soyons pas ennemis ! La vie nous a séparés ! Au moins, qu'elle ne mette pas la haine entre nous !... Laissons là le monde avec ses préjugés et ses rancunes, et souvenons-nous que nous nous sommes aimés !... Ah ! mon oncle... Père ! père !... C'est si loin !... Il me semble que c'est si loin !... L'existence, avec ses conventions, ses douleurs et ses hontes, nous a mis aux prises depuis si longtemps ! Mais nos actes, je l'ai toujours senti, n'ont été que les effets d'une cause hors de nous ! Nous

sommes les victimes d'un idéal; le vôtre est mort; le nôtre est encore à naître. Nous souffrons, Jean et moi, du monde nouveau que nous portons en nous, comme vous souffrez du vieux monde que vous portez en vous. Mais nous nous sommes aimés, malgré nos erreurs, malgré nos fautes!... Père!... si nous vous avons durement frappé, vous nous avez fait du mal aussi. Ne pouvons-nous pas oublier — seulement oublier? Ne pouvons-nous pas nous pardonner? La rédemption n'est-elle pas dans la souffrance même?... Vous connaissez notre vie depuis que nous sommes séparés. Mais je devine toute la vôtre; je devine toute sa tristesse... J'ai pensé souvent... j'ai pensé... (Avec un sanglot.) J'ai pleuré...

LE COLONEL, très ému.

Mon enfant!...

ALICE

Je vous ai vu, seul, dans votre maison déserte. J'ai écouté le bruit de vos pas, le soir, dans les grandes chambres sombres, alors que vous y promeniez vos chagrins, vos regrets peut-être, escorté des fantômes d'êtres qui vous furent chers, et qui étaient vivants! J'ai senti que vous étiez malheureux...

LE COLONEL, d'une voix étouffée.

Oui... oui...

ALICE

Et j'ai pensé qu'un jour, nous pourrions nous retrouver ensemble. J'ai pensé que le fossé qui nous séparait pouvait être comblé; que nous pourrions veiller sur votre vieillesse, vous donner de la joie et du bonheur... Loin des lieux où vous enchaînent vos habitudes, délivré de préjugés qui vous torturent vous-même, vous verriez la vie autrement. Le monde est grand. Nous y trouverons bien une place où, malgré leurs fautes, un père pourra aimer ses enfants... (Avec un sourire.) N'est-ce pas, père, que vous nous aimez encore? (Le colonel soupire.) Oh! dites! dites!...

LE COLONEL, comme dans un rêve.

Oui...

ALICE, se levant.

Jean! Jean! Tu entends?... Nous allons être heureux ensemble!... (Joignant les mains.) Ah! c'est si bon, le bonheur!... Tout le devoir, c'est d'être heureux!

LE COLONEL, se levant tout d'une pièce.

Non ! Ce n'est pas ça, le devoir ! (Fortement.) Le devoir, c'est rester fidèle à l'honneur ! C'est ne jamais déchoir ! C'est préférer la mort à la honte ! Voilà ce que c'est que le devoir !... (Amèrement.) C'est vieux jeu, peut-être ; c'est démodé. N'importe ! Au nom de ces principes qu'on nie et qu'on méprise, les individus et les peuples firent de grands hommes et de grandes choses : des héros et de la gloire. Et j'espère qu'ils continueront ! (A Alice.) Vous avez bien fait de parler ; ç'a été pour moi comme un réveil. J'allais presque...

(Il fait quelques pas vers la porte.)

ALICE, s'avançant et joignant les mains.

Mon oncle... je vous en prie...

LE COLONEL, d'une voix calme, mais ferme.

Non. Je ne vous dirai plus rien. Nos langages sont trop différents. Nous ne pouvons plus nous comprendre. Adieu... Ma douleur est grande ; mais j'aurai la force... (Très ému.) la force d'aller jusqu'au bout. Je partirai d'ici sans avoir serré ta main, à toi qui as été mon fils, sans t'avoir embrassée, toi qui as été ma fille... (Il s'avance vers la porte, et,

l'ayant atteinte, se retourne.) Mais... (Très ému.) mais je penserai à vous tout de même, quand je mourrai, seul, comme une bête sauvage dans son antre... seul, avec l'Honneur!

(Il sort.)

(Alice tombe dans les bras de Jean et tous deux vont à la fenêtre, soulèvent le rideau et regardent dehors s'éloigner, très courbée, la silhouette du colonel.) — (Le rideau baisse lentement.)

RIDEAU

Paris — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 12764.